

# LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE  
PARAISANT TOUS LES MOIS

## SOMMAIRE

	Pages.
ÉMILE MINOST.....	La Technique et l'Esprit du Capitalisme.... 201
TEWFIK EL-HAKIM.....	Le Messager de la Mort..... 226
GODFREY C. THORN.....	Scènes d'Égypte..... 236
FRANÇOIS REYNIERS.....	Folklore du Cameroun..... 239
D <sup>r</sup> ANDRÉ BRUNEL.....	La Médecine égyptienne au temps des Pharaons..... 265
GASTON BERTHEY.....	Une vie à tâtons..... 271

## CHRONIQUE DES LIVRES

JEAN DUPERTUIS.



ÉGYPTE : 7 PIASTRES

LE NOUVEAU  
**PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ**

ÉDITION 1942

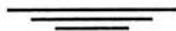
**Ainsi que les dernières éditions françaises**

SONT EN VENTE A LA

**LIBRAIRIE HACHETTE**

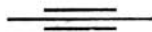
(AU PAPYRUS)

**Fournisseur Breveté de S.M. Le Roi**



10, RUE ADLY PACHA

(EX-MAGHRABY)



**TÉLÉPHONE 54682**

R. C. 96

SOCIÉTÉ ANONYME  
FRANÇAISE



**OROSDI-BACK**



LE CAIRE

R. C. 302

—  
PORT-SAÏD

un titre de

**Noblesse**

la cigarette  
de luxe

**GIANACLIS**



FOURNISSEURS  
DE S.M. LE ROI  
FAROUK Ier.



# LA REVUE DU CAIRE

---

---

## LA TECHNIQUE ET L'ESPRIT DU CAPITALISME.

Puisque chacun de nous — par simple contagion peut-être, plutôt que par conviction sincère — admet couramment qu'il faudra réformer le monde de demain (on en parlait déjà pendant la dernière guerre), il est bon d'essayer de clarifier ses idées, de voir les réalités en face, et de faire l'inventaire des moyens dont dispose encore une organisation sociale dont chacun a sur le bout des lèvres le verdict de mort.

A mon avis trois problèmes capitaux se posent : le premier est d'ordre psychologique, moral, ou même métaphysique. Il s'agit de savoir ce que veut l'humanité, ce à quoi il est légitime qu'elle aspire, quelles sont les destinées qu'elle doit réaliser.

Le second problème est d'ordre politique : il s'agit de savoir quelle est l'autorité qualifiée, et à quelles conditions elle est qualifiée pour tenter la réalisation de ces aspirations.

Le troisième problème est d'ordre économique et social : il s'agit de savoir par quels procédés, par quelles méthodes cette réalisation pourra être poursuivie, et c'est une partie tout au moins de ce troisième problème que je voudrais traiter ici.

Il n'est pas douteux que depuis près d'un siècle l'évolution

sociale et morale de l'humanité a été conditionnée en partie par le capitalisme, qui est d'ailleurs lui-même le produit de cette évolution. Il n'est pas douteux non plus que cette forme de la vie économique a contribué puissamment à l'accroissement des richesses, à celle de la population, et au progrès matériel de l'humanité. Mais il n'est pas moins douteux que le capitalisme a été l'objet de si violentes critiques que personne aujourd'hui n'oserait le défendre sans réserve. Et c'est sagesse, car les institutions humaines évoluent, et ce serait folie que de prétendre s'en tenir à un stade de cette évolution parce qu'on lui reconnaît quelque mérite. Aussi bien le capitalisme a-t-il été déjà remplacé chez certains peuples par les formes révolutionnaires du communisme ou du totalitarisme, et a-t-il évolué chez d'autres sous la forme de l'économie dirigée.

Mais au moment où les déceptions nous portent à accueillir des formules neuves, il est bon de bien voir ce qu'on voudrait abandonner. Nous aurons, sans doute, beaucoup à apprendre de la Russie. Mais n'avons-nous pas aussi beaucoup à apprendre encore sur un régime dont, j'en suis sûr, beaucoup de ceux qui le critiquent ont été les bénéficiaires, avant de le condamner en bloc, parce que c'est la mode et parce qu'on croit ainsi faire preuve de largeur d'esprit.

En face de ce problème, je définis ma position. Reconnaisant ce qu'il y a de bon dans le capitalisme, c'est-à-dire sa technique (et peut-être trouverons-nous en Russie plus de technique capitaliste qu'on ne le pense, quand on pourra étudier vraiment sa structure), donc, reconnaissant ce qu'il y a de bon dans le capitalisme, c'est-à-dire sa technique, je dis qu'il faudrait pouvoir en bannir l'esprit capitaliste : c'est-à-dire, l'esprit égoïste et cynique supposé ou vrai qui l'a rendu odieux.

Je me propose donc d'abord de préciser ma croyance que le capitalisme offre une technique si perfectionnée pour l'ac-

croissement des richesses, qu'il serait difficile de lui trouver un substitut aussi efficace.

Je chercherai ensuite les raisons apparentes des haines qu'il a soulevées.

J'essayerai enfin de trouver les causes réelles de son impopularité et par conséquent de sa faiblesse.

Ce contre quoi je veux mettre en garde, c'est contre une formule simpliste : pour rendre le monde meilleur il n'y a qu'à abattre le capitalisme.

\* \* \*

A la lumière des différentes définitions du capitalisme et du capital, on pourrait peut-être expliquer le malentendu profond qui existe à l'origine de la conception même entre le capital selon J. B. Say ou Leroy-Beaulieu et le capital selon Karl Marx.

Pour moi, le capital c'est une accumulation de richesses épargnées et donc disponibles pour un emploi quelconque. Le capitalisme, c'est l'organisation qui laisse aux individus le soin d'utiliser le capital à des fins de nouvelles productions pour augmenter les richesses.

Je prends tout de suite un exemple concret, bien connu : au cours du siècle dernier, un génie réalisateur conçoit le projet grandiose de réunir les deux océans en creusant un canal qui n'est pas loin d'ici. Si l'opération peut se faire, il en résultera des avantages matériels incommensurables pour l'humanité. La route des bateaux sera considérablement raccourcie ; c'est une économie de temps, d'argent et de travail. Pesons chacun de ces termes : économie de temps, c'est-à-dire plus de rapidité et d'intensité dans les échanges ; économie d'argent, c'est-à-dire diminution des frais de transport, donc du coût des marchandises transportées ; économie de travail, car pour un même résultat, il y aura à utiliser moins longtemps

les marins, et à demander moins de houille aux mineurs. Mais pour réussir cette opération, il va falloir commencer pendant plusieurs années par faire vivre un personnel considérable d'ingénieurs, de contremaîtres, d'ouvriers et de manœuvres chargés du percement du canal; il va falloir acheter des machines, c'est-à-dire le produit du travail d'ouvriers de l'industrie. Or, pendant cette période, il n'y a aucun rapport à attendre du travail entrepris. Comment nourrir, comment payer tous ces hommes qui font un travail qui ne sera productif que beaucoup plus tard?

Certes, théoriquement la solution capitaliste que nous allons voir tout à l'heure ne serait pas la seule. On peut concevoir (et en fait dans l'exemple choisi, et pour partie tout au moins cela s'est produit) qu'on va demander à tous ceux qui produisent d'épargner sur leur consommation, sur leurs salaires ou sur leurs profits ce qui est nécessaire pour entretenir ceux qui sont occupés à un travail qui n'est pas encore productif. On lèvera donc au cours de chacune des années où durera le travail des impôts destinés à le rémunérer.

Il y a l'autre solution, la solution capitaliste. Elle consiste à utiliser des richesses épargnées pour les mettre en bloc à la disposition de ceux qui entreprennent le travail. On demande aux individus qui ont accumulé plus de richesses, plus d'argent qu'ils n'ont pu en consommer d'en faire l'apport et de les laisser consommer par d'autres.

Naturellement, la technique capitaliste se caractérise bien par d'autres traits que nous aurons à examiner tout à l'heure. Mais arrêtons-nous un instant à cette première caractéristique. Le capitalisme consiste à épargner des richesses, pour pouvoir les utiliser, le moment venu, dans une entreprise qui, dès l'abord, les absorbera, mais qui à son tour deviendra productive de richesses. Le présent se sert du travail et de l'épargne du passé pour contribuer à l'enrichissement de l'avenir. Dans l'autre système non capitaliste que j'ai indiqué

tout à l'heure, le présent qui par hypothèse ne dispose pas de capitaux doit s'imposer les sacrifices nécessaires sur son revenu pour faire face aux travaux qui ne seront productifs qu'à échéance.

Le simple énoncé de ces propositions, — si on a présent à l'esprit l'importance des sommes en cause pour les investissements qui sont requis, — amène à penser que le système capitaliste offre des bases plus larges et plus de stabilité. Car ce que j'ai dit pour le Canal de Suez s'applique naturellement à toutes les entreprises, petites ou grandes, qu'il s'agit de créer ou de développer. Toujours avant de produire, il faut commencer par consommer : il vaut mieux pour cette consommation préalable compter sur la richesse existante que sur celle qui est en voie de formation et sur laquelle on se propose de faire l'épargne nécessaire.

J'ajouterai que dans les expériences récentes, où l'on pourrait essayer de soutenir que grâce à des plans ingénieux quinquennaux ou autres, on est parvenu à se passer du capital, la question se poserait de savoir si, plutôt, on n'a pas, sous une forme non capitaliste, fait usage de capitaux existants préalablement transférés des individus à la collectivité.

Il est probable d'ailleurs que si l'on présentait des objections sur ce que je viens d'exposer, on dirait : « Vous nous avez montré l'utilité du capital ; nous ne la nions pas. Mais vous parlez du capitalisme, c'est-à-dire d'une forme de l'utilisation des capitaux ; or, ce qui à nos yeux caractérise le capital c'est d'une part le fait qu'il est détenu, non par la collectivité, mais par des individus ; d'autre part, c'est le fait que les individus qui se dessaisissent de leurs capitaux, ne font que les prêter et exigent une rémunération. »

Je vais avoir à m'expliquer sur ces deux points.

Ce qui caractérise en effet le capitalisme c'est que, dans ce régime, l'individu conserve son épargne et dispose donc du capital. Ne serait-il pas meilleur que tout ce qui peut être

épargné soit remis à la collectivité, à l'État, qui se trouverait ainsi disposer du capital? Et c'est à l'État qu'incomberait dès lors le soin de pourvoir au financement des entreprises nouvelles ou à développer. Cette proposition est de nature à séduire ceux qui pensent qu'une autorité supérieure existe qui est capable de discerner les intérêts collectifs, et capable d'utiliser au maximum le capital dont elle disposerait. Je suis d'un avis contraire : non pas que je pense que l'intérêt collectif soit fait de la somme des intérêts particuliers ; mais parce que je pense que dans l'extrême complexité de la vie économique, aucun génie, aucun *brain trust*, ne peut pénétrer assez profondément pour être efficace ni assez délicatement pour ne pas tout embrouiller. Certes un dictateur ou un parti peut s'assigner un but : faire la guerre, réaliser une révolution sociale et à cette fin tout confisquer et tout organiser. Mais en dehors de quelques buts précis à atteindre, qui exigent que pour un temps tout soit subordonné à une fin politique, et qui d'ailleurs exigent la plupart du temps la consommation totale, et non pas l'utilisation du capital, je pense que les intérêts de la collectivité seront beaucoup mieux servis si on laisse aux possesseurs du capital le soin de l'utiliser au mieux. Toutes les inventions de notre siècle et du précédent, ont eu besoin pour passer dans le domaine des réalisations, de capitaux : télégraphie, radiophonie, automobile, aviation, cinéma, soie artificielle, etc, etc. C'est parce que quelques hommes ont cru à l'avenir de ces inventions qu'ils ont mis à la disposition des inventeurs *leurs* capitaux. Est-on certain que ces réalisations auraient été obtenues si les inventeurs avaient dû convaincre une administration de l'État de l'intérêt et de l'avenir de leurs découvertes pour obtenir les crédits nécessaires?

Certes, on peut admettre que pour amplifier des réalisations déjà acquises, une aide plus puissante doit être fournie par l'État, mais dans toute la mesure où il s'agit de faire

sortir du domaine du rêve ou des expériences une première réalisation sérieuse, il importe qu'il n'y ait pas *le* capitaliste unique qui serait l'État, mais une multiplicité de capitalistes. Peut-être, en dépit de ce que je viens de dire, l'avenir nous réserve-t-il des équipes, des ateliers d'intellectuels spécialisés chargés de faire des inventions et de les soumettre à des comités de techniciens qui décideraient si oui ou non il convient d'immobiliser les capitaux ou d'imposer les restrictions nécessaires pour leur réalisation. Je suis convaincu qu'un tel régime, beaucoup plus que le régime de liberté, même de liberté capitaliste si on veut, laisserait passer des découvertes intéressantes, et par contre engloutirait des fortunes dans des expériences sans lendemain.

C'est que, en dépit de ce que peuvent penser les détracteurs du capitalisme, le capitaliste a, pour le guider une règle et une sanction, qui manqueront toujours à ceux à qui serait dévolu le soin de financer des entreprises nouvelles avec les capitaux de l'État : c'est le profit et la crainte de la ruine. Et nous voici arrivés à la deuxième caractéristique du régime capitaliste.

\*  
\*  
\*

Le détenteur d'un capital, en effet, c'est-à-dire celui qui, ayant des sommes disponibles ne les dépense pas tout entières pour sa consommation, cherche dans un régime capitaliste à les mettre à la disposition de ceux qui en ont besoin, mais moyennant une rémunération. C'est la question de l'intérêt ou du profit. Un régime politique qui n'admettrait pas l'intérêt ou le profit aboutirait à supprimer la formation du capital ; ou à exiger d'une manière coercitive la formation d'un capital, mais pour le confisquer au profit de l'État. Ceci n'est pas de la théorie ; et on a vu des pays capitalistes décourager fortement la création des capitaux en limitant les profits ; et des pays capitalistes et non capitalistes procéder par des



moyens variés à des confiscations totales ou partielles du capital.

Je ne discuterai pas ici la légitimité du profit, puisqu'en ce moment je ne m'occupe que de la technique capitaliste. Je veux seulement indiquer que le capitaliste, dans le choix qu'il a à faire de ses placements se laisse guider essentiellement par la question suivante : l'argent que je prête ou que j'investis va-t-il pouvoir me rapporter un profit ? Transposons la question du plan individuel au plan collectif, la question est la suivante : l'argent que je prête ou que j'investis va-t-il pouvoir permettre de créer une richesse nouvelle sur laquelle je pourrai obtenir un profit ? Est bon un placement qui permet cet accroissement de richesse et rend possible le profit. Est mauvais un placement qui ne le permettrait pas.

Le raisonnement, purement égoïste dans sa formulation, aide cependant puissamment au développement de la richesse collective. Certes, des individus peuvent se tromper et investir leurs capitaux dans des entreprises qui les engloutiront, sans créer de richesse ni permettre de profit. Mais, dans l'ensemble, les capitalistes, par appât du lucre et par souci de ne point perdre leur capital, sauront presque toujours trouver l'emploi le plus lucratif, parce que le plus producteur. L'impression d'anarchie, que peut donner à des observateurs l'absence d'une direction systématique dans les placements, est fautive, car la recherche du profit et de la sécurité est le moyen le plus efficace pour canaliser les capitaux là où ils sont le plus susceptibles de produire de nouvelles richesses. Aussi bien les grandes catastrophes financières se produisent-elles le plus souvent lorsqu'au lieu de laisser agir la loi des grands nombres, tel État ou tel organisme se mêle de vouloir drainer les capitaux vers des emplois jugés politiquement ou socialement désirables.

Cette recherche du profit, dont, pour mieux me faire comprendre, j'ai parlé jusqu'ici comme s'il s'agissait uniquement

de rémunérer des capitaux prêtés pour réaliser une invention ou une affaire nouvelle, conditionne en réalité toute la technique du capitalisme. Et je voudrais en donner encore au moins un exemple. Négligeant le problème de la formation des prix, sous le régime capitaliste, je parlerai du crédit, parce qu'il est plus révélateur encore de la technique de ce régime.

Ce n'est pas seulement quand on crée une entreprise qu'on a besoin de capitaux. C'est à tout moment de l'existence de l'entreprise : capitaux pour construire une usine, capitaux pour acheter des machines, capitaux pour acheter la matière première, capitaux pour payer les ouvriers de l'exploitation quand les rentrées ne sont pas encore faites, capitaux pour se réapprovisionner quand la marchandise fabriquée flotte encore sur un bateau vers son destinataire, qui ne l'a pas encore payée. Ces capitaux, l'entrepreneur en général ne peut les posséder tous, si riche qu'il soit. Il doit les emprunter en partie tout au moins.

Or, certains de ces capitaux ne lui sont nécessaires que pour une durée très courte ; quelques jours, quelques semaines, quelques mois tout au plus, le temps de recevoir le paiement d'une marchandise fabriquée et expédiée ; d'autres lui sont nécessaires pour une durée plus longue, quelques années, quand par exemple il achète des machines, dont il ne pourra que petit à petit amortir le prix ; d'autres capitaux enfin sont nécessaires pour une très longue durée, ceux qui sont investis par exemple dans la construction des usines. Cette notion de temps et de durée est extrêmement importante. Car tandis que certaines entreprises ont ces besoins variables de capitaux, des individus ou d'autres entreprises peuvent, par contre, bénéficier d'excédents momentanés. Par exemple une industrie manque de capitaux, parce que c'est l'époque de ses achats, entre mars et juin ; et telle autre au contraire reçoit à cette époque le prix de ses produits, et

n'aura d'achat à faire qu'à l'expiration de cette période : c'est le cas de toutes les nombreuses entreprises qui procèdent par campagnes. Insuffisance momentanée du capital d'un côté, surabondance momentanée du capital d'un autre côté. Il est normal que le capital inutilisable soit mis à la disposition de l'entreprise qui en a besoin. De même s'il s'agit d'emplois de capitaux à long terme ou à moyen terme. Les besoins variés de capitaux doivent être satisfaits avec les disponibilités de nature et de durée variables. C'est essentiellement le rôle des banques, institutions éminemment capitalistes. Et il convient de ne pas trop croire à tout ce qu'on dit pour exalter ou décrier le crédit. Il n'a ni le pouvoir créateur, ni l'influence néfaste qu'on lui prête. Tout le rôle des banques consiste à recueillir les capitaux momentanément disponibles pour les prêter aux entreprises qui en ont momentanément besoin. Et ici encore, il y a un régulateur parfaitement objectif : c'est le taux d'intérêt qui ne dépend pas des banques, mais du rapport existant à un moment donné entre les capitaux disponibles en excédent et les besoins de capitaux. Ce régulateur, à mon sens, vaut beaucoup mieux, pour des raisons analogues à celles que j'ai déjà données, que celui qui pourrait fournir un grand génie financier ou un *brain trust*.

Car ici intervient, — et c'est une autre caractéristique du régime capitaliste, — le régime de la concurrence. On n'imagine pas à quel degré de précision (on parle non seulement de  $1/4$ , mais de  $1/8$ ,  $1/16$ ,  $1/32$ °) les banques sont parfois amenées à doser leurs taux (de même que les producteurs doivent calculer leurs prix de revient), pour être à la limite optima qui les couvre de leurs frais, et leur laisse une marge de bénéfice que la concurrence ne viendra pas rogner.

Je m'attends à des protestations, basées sur le chiffre des bénéfices réalisés par les banques, et en général par les entreprises capitalistes. Mais c'est que — autre caractéristique du régime — le capital tend à se concentrer dans de très vastes

entreprises, et qu'en valeur absolue les chiffres de bénéfices paraissent démesurés. Pourtant faisons le compte des sommes mises en jeu et des bénéfices qu'on en retire ; on ne trouvera personne qui, à l'échelle de l'entreprise individuelle, consentirait à consacrer son temps pour obtenir un tel taux de bénéfice.

Cette concentration des capitaux a été rendue possible par la Société Anonyme, ce produit si caractéristique du capitalisme.

J'en reparlerai plus tard pour examiner les griefs qu'on lui fait. Je dois seulement rappeler ici que cette forme d'entreprise permet de rassembler les fonds considérables nécessaires aux entreprises contemporaines, et permettant à tous les capitalistes, gros et petits, de devenir co-propriétaires de l'entreprise avec tous les risques de perte et toutes les chances de gain. Sans la Société Anonyme, il est peu probable qu'on aurait pu réaliser les progrès économiques du siècle écoulé, car c'est elle qui a permis de grouper tous les capitaux en quête d'emploi productif.

Le groupement des capitaux qu'a permis de réaliser la Société Anonyme était d'ailleurs une nécessité qui découlait d'une autre caractéristique du régime capitaliste, le machinisme. Je n'ai pas besoin d'insister sur la révolution industrielle qui s'est produite au cours des cent dernières années. La grande industrie a remplacé l'artisanat, l'usine a remplacé le petit atelier. Cette révolution industrielle qui devait tant augmenter le potentiel de production requérait et continue à requérir la mise en œuvre d'immenses capitaux : car il faut constamment immobiliser, dans des constructions et dans des machines, des capitaux qui ne deviendront productifs que plus tard.

Cette révolution industrielle, sœur du capitalisme, a entraîné le phénomène de la division du travail : division du travail entre les individus, division du travail entre les usines, divi-

sion du travail aussi entre les nations. Et ceci m'amène à signaler encore, sans prétendre avoir, — et de loin, — épuisé le sujet, une dernière caractéristique du régime capitaliste ; celui-ci est par essence international. Puisqu'on recherche à obtenir le maximum de profit en produisant le plus de richesses, les régulateurs automatiques, auxquels j'ai fait allusion, attireront inéluctablement les capitaux là où leur rémunération apparaîtra comme la plus assurée et la plus fructueuse. Des pays riches, capitalistes, pourront prêter leurs capitaux pour le développement des richesses des pays pauvres, en dehors de toute conception politique ou impérialiste, simplement parce qu'on attend de l'investissement de ces capitaux un accroissement de richesses, donc un meilleur profit.

Un grave danger résulte d'ailleurs de cette tendance à l'internationalisation des capitaux : je ne parlerai pas ici du danger politique qu'il y a à prêter des capitaux à des Nations qui s'en serviront pour s'équiper militairement contre ceux-là mêmes qui auront fait les avances. Mais restant sur le plan économique, je signale le danger d'aider à l'équipement économique de pays où la population ouvrière se contente d'un standard de vie considérablement inférieur à celui de nos populations. En donnant à ces pays les moyens de produire à très bon marché, le prêt des capitaux suscite une concurrence redoutable au détriment des pays plus avancés socialement. Parlant des conditions spéciales de la production au Japon, à propos des textiles, on a pu dire, avant que la guerre ne lui donnât une autre forme, que la lutte existait entre le bol de riz du travailleur japonais et le beefsteak de l'ouvrier anglais.

Il est temps que je me résume sur cette question de la technique capitaliste. A la base, un sentiment qui n'est pas noble à coup sûr, mais qui est bien le moteur le plus puissant de la nature humaine : la recherche d'un profit. Une règle pour obtenir le profit : diminuer le prix de revient. Un frein

au bénéfice exagéré : la concurrence. Des régulateurs automatiques : équilibre des prix ; équilibre des taux d'intérêt. Une conséquence de tout ce qui précède : accroissement maximum des richesses pour obtenir l'accroissement du profit. Pour réussir, une condition : la liberté économique, ou même la liberté tout court.

Si le but de l'humanité n'était que de produire des richesses, on pourrait dire à coup sûr que nulle technique n'est supérieure, plus efficace que celle du capitalisme. Mais l'humanité a heureusement d'autres idéaux, et c'est parce qu'une certaine tournure d'esprit née du capitalisme n'en a pas tenu compte que le capitalisme est aujourd'hui si violemment menacé dans son existence même.

\* \* \*

Le reproche fondamental à adresser au capitalisme c'est que, s'il est une excellente méthode pour produire les richesses, il est un moyen détestable de répartition de ces richesses entre les individus. Il heurte notre sentiment profond de justice sociale.

Cette inégalité choquante dans la répartition des richesses produites se manifeste de deux manières :

D'une part le capitaliste vient prélever, sans aucune peine, son profit sur le produit du travail, sur la peine des hommes.

D'autre part, le régime capitaliste tend à rogner le plus possible sur les salaires pour augmenter les profits, et il tend, dans l'établissement des salaires et des rémunérations de toutes sortes, à établir une hiérarchie où le travail productif se trouve brimé.

De là la célèbre opposition entre les classes possédantes et le prolétariat ouvrier.

Ce qui est grave, c'est qu'il faut d'abord se demander si cette inégalité n'est pas de l'essence même du capitalisme, si elle ne procède pas de sa technique.

Examinons d'abord la question du salaire. Si nous interrogeons notre conscience et notre sentimentalité, elles nous répondront que le travailleur doit recevoir un salaire qui lui permettra de vivre et de faire vivre décentement sa famille.

Le régime capitaliste a une réponse différente : D'abord, en vertu du principe de l'équivalence des valeurs d'échange, il n'entend payer le travail que dans la mesure où ce travail est productif. Peu importe qu'on estime à 5 francs ou à 50 francs le salaire nécessaire pour assurer un niveau de vie décent : ce qui importe, c'est de savoir si le travail produit mérite ce salaire. Peu importe que l'ouvrier soit célibataire ou père d'une famille de dix enfants, ce qui importe c'est de ne pas lui donner le moyen de consommer, lui et sa famille plus qu'il ne produit et qu'il ne rapporte à l'entreprise qui l'emploie. Il se peut après tout qu'en élevant des enfants le travailleur rende à la Société un service d'une autre nature que celui qu'il accomplit par son travail. Mais c'est une affaire qui regarde la collectivité.

Quelle que soit la philanthropie d'un patron, il ne peut pas payer ses ouvriers au-dessus d'un certain niveau, sans courir le risque de se ruiner et de devoir fermer son entreprise. La technique capitaliste est inconciliable avec l'axiome : à chacun selon ses besoins. Elle admet l'autre : à chacun selon ses mérites, ou même plus exactement à chacun selon son rendement.

Mais il y a mieux ou pire : le travail apparaît, sous l'angle capitaliste, comme un élément du prix de revient, sujet à compression par le procédé de la concurrence. Si bien qu'au rebours de notre désir de justice, qui voudrait voir établir un salaire équitable, le capitalisme tendrait par nature vers l'établissement d'un salaire aussi bas que possible.



Il ne faudrait tout de même pas trop noircir le tableau. Quand on parle des salaires, en régime capitaliste, on a trop souvent à l'esprit la situation abominable des salariés dans les petites entreprises au début du régime capitaliste. Est-on sûr que cette situation était meilleure avant l'avènement du capitalisme? Et surtout ne faudrait-il pas reconnaître que, sous le régime capitaliste, le sort des ouvriers s'est progressivement amélioré, et, presque toujours d'autant plus que l'entreprise, par sa forme juridique et par ses dimensions, était plus franchement capitaliste?

Et d'autre part, il faut reconnaître que l'axiome « à chacun selon ses besoins » favoriserait singulièrement la tendance naturelle à la paresse ; aussi bien ne semble-t-on guère l'appliquer même en régime non capitaliste, car les autres stimulants à la production que le stimulant classique de l'intérêt personnel, ne jouent pas toujours chez tous, et ne jouent que pour un temps et dans des circonstances limitées.

Examinons maintenant l'autre cause d'inégalité consacrée par le régime capitaliste. Ce régime qui applique au travailleur la formule « à chacun selon ses mérites » prétend rémunérer des individus qui ne font rien autre chose que d'apporter le capital. Remarquez qu'il est inéluctable qu'une partie de la population travaille pour une autre partie qui ne produit pas ou peu, celle qui a cessé de produire (pour ne pas parler des enfants). Il faut que les vieillards puissent recevoir sur la production, à laquelle ils ont cessé de contribuer, une part, pour la consommer. Or, dans une certaine mesure, dans une assez large mesure même, le capitalisme assure d'une manière automatique l'entretien de ses ex-producteurs. C'est lorsque ceux-ci ont pu au cours de leur vie active, accumuler une épargne qui leur a permis de faire des placements. Ce processus est absolument logique. Chaque génération apporte à la génération suivante le produit de son épargne, qui, comme nous l'avons vu, contribue à la création de richesses

plus abondantes, et est dès lors justifiée à recevoir une part de la production.

Cela est suffisamment important, si l'on songe à tous les commerçants, à tous les cultivateurs *retirés des affaires* après fortune faite, mais cela n'apaise pas nos doutes quant à la légitimité du profit. En effet, il est évident que l'immense partie de la population n'arrive jamais, après une vie de cinquante ans de travail, à avoir l'épargne suffisante pour pouvoir vivre des revenus de son capital. Le capitalisme implique en effet une concentration assez accentuée des capitaux : l'eau va toujours à la rivière ; et ce qui choque notre sens moral, c'est l'inégalité de la répartition des capitaux ; c'est aussi le fait que le capital puisse être mis à la disposition d'individus qui ne l'ont pas épargné sur leur travail.

Or, ce qui caractérise l'esprit capitaliste c'est qu'il prend assez volontiers son parti de tous les inconvénients que je viens de signaler.

Précisément, parce que le capitalisme est une technique admirable, au fonctionnement précis et automatique, il a une tendance à accepter comme inéluctable tout ce qui en découle, et comme dangereux tout ce qui paraît pouvoir enrayer ses rouages délicats. Il a une tendance à surestimer tout ce qui peut lui servir. Ce qui est humain passe au second plan. L'esprit capitaliste s'en console en pensant qu'après tout et à la longue, le capitalisme, en produisant toujours plus de richesses, permettra sinon une répartition plus équitable, du moins une amélioration générale du niveau de vie qui finalement profitera à tous les travailleurs.

Mais avant de poursuivre mon procès de l'esprit capitaliste, il y a au moins deux aspects particulièrement odieux de ce qu'on croit être une manifestation du capitalisme, que je voudrais signaler pour en innocenter le capitalisme.

Je veux parler d'abord de ces entreprises financières qui connaissent des moments de vogue inouïe pour terminer leur

carrière en cours d'assises. Ces escroqueries n'ont rien à faire avec le capitalisme. Sans doute, elles lui empruntent ses formes extérieures pour mieux séduire le public ; en réalité elles font appel à la fausse conception que ce public a du capitalisme. Elles laissent entrevoir des possibilités de bénéfices magnifiques pour attirer l'argent ; elles annoncent qu'elles vont employer des méthodes neuves pour mieux produire et mieux rémunérer le capital ; pour un peu, elles se diraient philanthropiques. En réalité, elles sont la négation même du capitalisme et de l'esprit capitaliste. Car l'esprit capitaliste se caractérise beaucoup plus par la prudence que par la hardiesse ; il a ses méthodes éprouvées auxquelles il reste attaché, il est traditionaliste ; et c'est dans la tradition qu'il trouve sa force, et dans son honnêteté aussi. Le financier marron, l'homme d'affaires véreux ne sont pas des produits du capitalisme, mais des individus qui, parfois avec bonne foi, s'imaginent qu'ils vont pouvoir trouver le chemin de la fortune, précisément en s'écartant des règles traditionnelles du capitalisme.

Une autre manifestation peu sympathique de la vie économique et qu'on aurait tort de rattacher à l'esprit capitaliste, c'est la spéculation. Je donne à ce mot son sens populaire, car il est entendu qu'il y a une spéculation, — vente et achat à terme, — dont la fonction est de couvrir certains risques industriels, commerciaux ou financiers. Je pense surtout à la spéculation sur les marchandises, sur les titres, sur les monnaies qui se produisent dans les époques troublées. Remarquez qu'en général elles ne sont pas le fait des entreprises capitalistes ; mais d'une couche nouvelle d'individus, les futurs « nouveaux messieurs » qui ont découvert un moyen facile de s'enrichir rapidement, — ou de se ruiner, — en profitant du malheur général, et au besoin en recourant à de fausses nouvelles et à des manœuvres. Les spéculateurs de cette espèce, au rebours du véritable capitaliste, n'apportent

rien à la Société, pas même leurs capitaux, et ne font rien pour développer les richesses. Rien, à mon avis, n'est plus opposé que l'esprit capitaliste des directeurs d'entreprises industrielles par exemple, tout préoccupés sans doute de faire des bénéfices, mais qui sont penchés sur leurs prix de revient, sur leurs conditions d'écoulement des marchandises, sur l'entretien de leurs machines, et qui savent voir au loin l'avenir de leur entreprise, à l'esprit du spéculateur qui, en fonction d'événements politiques, achète, revend et rachète dans la même semaine ou dans la même journée les actions de ces sociétés, apprécie ou déprécie pour des raisons passagères et psychologiques, et parfois sans raison du tout, la valeur permanente représentée par des capitaux, des intelligences et des travaux qui n'ont que faire de la spéculation.

Ayant lavé le capitalisme de deux accusations possibles, je suis plus à l'aise pour poursuivre maintenant l'analyse des mauvaises dispositions de l'esprit capitaliste. Elles consistent comme je l'ai dit, à prendre trop aisément son parti des inconvénients d'ordre moral et humain qui sont ou paraissent être les conséquences de la technique capitaliste.

Je constate d'abord une certaine *dureté* à l'égard des travailleurs, qu'il s'agisse du salaire ou du chômage. J'ai expliqué tout à l'heure que l'entreprise capitaliste devait apprécier la rémunération du travail en fonction des services qu'il rend ; j'ai relevé aussi qu'à cet égard la situation du travailleur s'était considérablement améliorée depuis l'époque du *sweating system* ; j'accorderai encore volontiers que dans beaucoup d'entreprises, la rémunération du travail et le paiement des impôts à l'État s'élèvent à des sommes infiniment supérieures à celles qui reviennent au capital. Mais il reste de tout cela, qu'aux yeux de l'entrepreneur capitaliste, la rémunération du travail est un élément essentiel du coût de la production, et qu'en conséquence, il ne faut pas avoir de travailleurs en surnombre, qu'il faut demander au travailleur le maximum de

rendement, et qu'il faut lui donner le plus faible salaire possible. En fait, il faut reconnaître qu'en Europe, l'amélioration du sort des ouvriers a été obtenue, non pas de l'esprit philanthropique des patrons, mais par l'action continue et parfois violente de la classe ouvrière.

En face de cette dureté qu'on justifie par les besoins de l'entreprise, il existe une certaine *complaisance* à admettre le fait des inégalités sociales. L'esprit capitaliste se tient volontiers le raisonnement suivant : il est bon qu'il y ait des riches, même si leur richesse est faite pour un temps de la misère des pauvres, car l'existence d'une classe riche est une condition du progrès matériel. En effet, non seulement la classe riche peut apporter ses capitaux nécessaires au développement des richesses, mais encore elle éprouve de plus en plus des besoins, et des besoins qui ne viennent pas en concurrence avec ceux de la masse, mais des besoins d'une autre qualité qui nécessitent la création de nouvelles séries de richesses, création qui fait vivre et mieux vivre une grande catégorie de travailleurs. S'il n'y avait pas de classe riche, l'industrie de l'automobile, la haute couture, la joaillerie, l'ébénisterie d'art existeraient-ils ? et que feraient les ouvriers de ces industries de choix ? De nos jours l'homme riche ne mange pas deux fois plus de pain ou deux fois plus de viande que l'ouvrier normalement appointé ; il ne lui retire pas le pain de la bouche. Il demande seulement une production de qualité pour des besoins diversifiés. Et ce qui est mieux, ces besoins qui sont aujourd'hui ceux d'une petite minorité, des *happy few*, pourront devenir demain ceux de la masse. Car le capitalisme se chargera de rendre de moins en moins chères les productions réputées, pour un moment, de luxe. Il fallait être très riche, il y a cinquante ans pour avoir une automobile ; mais grâce aux dépenses des premiers automobilistes, l'industrie de l'automobile a pu naître, puis se développer au point qu'avoir une automobile n'est plus partout aujourd'hui un signe

d'excessive richesse. Avoir des bas de soie n'est pas non plus le signe d'une opulence insultante, ni un radiateur électrique, ni un appareil de radio, ni une salle de bain. La classe riche est pour ainsi dire le pionnier de l'humanité en marche vers un stade de plus grande richesse pour tous.

Elle en profite, mais elle y laisse aussi souvent tout ou partie de sa richesse qui se trouve ainsi sacrifiée à la « démocratisation » des consommations de luxe. Ainsi raisonne l'esprit capitaliste, et il faut reconnaître qu'il y a une bonne part de vrai dans ce raisonnement. Mais cette attitude de l'esprit en présence d'une classe qui ressent profondément les inégalités sociales, n'est pas de nature à apaiser les conflits qui naissent du sentiment de l'inégalité.

Cette inclination à penser que la classe possédante joue un rôle prépondérant dans la vie économique mène l'esprit capitaliste à concevoir que la classe possédante doit être aussi la classe dirigeante. Identifiant l'intérêt de la nation au sien propre, l'esprit capitaliste est, en politique, conservateur. La préservation du capital lui paraît devoir être la préoccupation essentielle de tout bon régime politique. Or, le capitalisme a des moyens d'action, — ou *un* moyen d'action puissant, — et il s'en sert pour agir sur la vie politique. A la force du nombre, il oppose la force de l'argent.

L'esprit capitaliste prétend d'ailleurs étendre sa domination du domaine matériel au domaine spirituel. Puissance égale pour lui primauté intellectuelle. Il est volontiers partisan du système des élites, ce mot aujourd'hui si décrié. En tout cas, il se sert des élites et cherche à les inspirer. Il lui arrive même par coquetterie ou par snobisme de se réclamer des élites qui lui sont parfois le plus violemment opposées. Il est probable que les livres les plus révolutionnaires de la dernière décade ont trouvé chez les capitalistes les plus notoires des lecteurs complaisants. Les peintres et les musiciens les plus révolutionnaires y ont recruté leur meilleure clientèle.

Mais surtout, l'esprit capitaliste influe sur l'intellectualité en ce sens que, redevenant lui-même, il cherche son profit dans ce qui peut le plus répondre au vœu des masses. L'éducation des masses dont il se targue parfois est plus souvent l'exploitation du goût des masses : qu'on songe, par exemple, à la production cinématographique, aux réclames faites pour certains livres ou certaines œuvres.

Par ailleurs, il y a un certain abâtardissement de l'esprit capitaliste. Le capitalisme qui devrait prospérer sous un régime de liberté des échanges et de concurrence, cherche, un peu par paresse et par crainte des risques, à se faire protéger par la toute-puissance de l'État. Bien qu'hostile en principe à l'intervention des pouvoirs publics dans les affaires, il est le premier, dans les moments de crise, à solliciter l'aide de l'État : quelque tarif bien protecteur, quelque prohibition d'importation, ou même quelque encouragement financier, quelque prime, quelque privilège.

Dans le même ordre d'idées, on pourrait signaler que l'esprit capitaliste trahit le capitalisme, — mais je n'en suis pas très sûr, — en créant les cartels destinés à diminuer la force de la concurrence. Il le trahit certainement en détruisant les richesses produites (le café, par exemple) pour essayer d'enrayer la baisse des produits, et en pratiquant le malthusianisme économique.

\*  
\* \*

Si j'ai montré quelque sévérité en analysant l'esprit capitaliste, je crois qu'il serait juste de faire remarquer que le capitalisme n'est peut-être pas la cause profonde des défauts signalés. Ceux-ci paraissent plutôt procéder de la *puissance* détenue par les chefs du capitalisme. Et la question serait de savoir si le fait de détenir la puissance ne suffit pas par lui-même à créer l'état d'esprit décrit, que cette puissance



proviennent du capitalisme, ou de toute autre forme sociale, régime militariste, dictature politique, ou même démocratie parlementaire.

L'inégalité sociale a préexisté au capitalisme ; l'exploitation du prolétariat (pour parler comme les leaders socialistes) n'a fait que prendre la suite de l'esclavage et du servage ; la prétention à l'élite et au mécénat ne sont pas seulement le fait du capitalisme.

Pour mieux comprendre pourquoi le capitalisme, plus que tout autre régime, se voit reprocher cette forme d'esprit, qui après tout ne lui appartient pas en propre, il faudrait analyser aussi l'esprit de revendication de la classe ouvrière formulé d'ailleurs la plupart du temps, non pas par des ouvriers, mais par des intellectuels qui parfois sont des bénéficiaires du régime. On trouverait certainement à la base de cet esprit, le refus d'accepter la légitimité d'un pouvoir qui ne vient que de l'argent, un refus d'accepter que l'argent soit là, plutôt qu'ailleurs. On accepte mieux les hiérarchies basées sur l'hérédité, sur la puissance militaire, sur l'usurpation même, que celle qui est basée sur l'argent : car chacun se dit en son for intérieur qu'après tout, lui aussi, avec un peu de chance et si on reconnaissait mieux ses mérites, pourrait occuper un plus haut poste dans la hiérarchie anonyme du capitalisme. Dans le fond on ne respecte pas un régime qui prétend s'appuyer sur l'axiome « enrichissez-vous » mais qui en réalité est devenu le domaine d'une oligarchie qui se dit « enrichissons-nous ».

A la vérité, j'ai peut-être noirci le tableau. Je n'ignore pas que des entreprises, de grandes entreprises, et les plus capitalistes, ont eu à cœur de rendre meilleur le sort de leurs ouvriers et de leurs employés, en augmentant les salaires, en créant des centres de délassement, en augmentant les loisirs, en organisant des systèmes d'assurance et de retraite ; et souvent dans une telle mesure qu'il est arrivé que, lorsque la loi venait réglementer pour tous ces questions, les ouvriers et

les employés de ces entreprises se voyaient fixer par la loi un sort moins favorable que celui qui leur avait été reconnu par leur entreprise. Et à ce sujet, il faut reconnaître que la classe ouvrière ne sait pas toujours apprécier comme il conviendrait la politique sociale de l'employeur : lors des grèves, il arrive souvent que ce sont les entreprises où le sort des ouvriers a été le plus amélioré qui sont l'objet des récriminations les plus vives.

Surtout, je n'ignore pas qu'ici et là, en Amérique, surtout, un état d'esprit est né qui est de nature à améliorer la situation. On s'est avisé qu'après tout, la masse ouvrière qui produit était aussi une masse qui consomme, et qu'en conséquence l'intérêt de la production était de mieux payer la classe ouvrière pour lui permettre d'acheter davantage, pour augmenter, comme on dit, son pouvoir d'achat. Par contre-coup, on améliore son niveau moyen de vie. Les circonstances assez exceptionnelles de l'après-guerre aux États-Unis ont certainement permis de réaliser en partie ce programme. Un nivellement s'est fait sinon par le haut, du moins à un niveau assez élevé pour une grande partie de la population qui vit mieux, et d'où émergent sans doute les quelques pics des milliardaires. Mais les circonstances exceptionnelles qui ont permis de réaliser ce programme ne se retrouveront peut-être pas dans le monde de demain.

En tout cas, s'il faut reconnaître au capitalisme le mérite d'avoir su en la circonstance utiliser sa technique pour améliorer délibérément le sort de la classe ouvrière, il faut méditer le point suivant : c'est pour pouvoir produire davantage, pour pouvoir vendre davantage qu'il a pensé à élever le niveau de vie du travailleur.

Le but, *la fin* suprême du capitalisme : c'est produire. L'homme n'est qu'un *moyen* de réaliser cette fin, qu'on l'envisage comme travailleur, ou comme consommateur. Dans la conception capitaliste poussée à l'extrême, l'homme ne doit

pas travailler pour vivre, mais vivre pour travailler. Matériel humain, potentiel humain, sont sans doute des termes empruntés à une idéologie qui est peut-être étrangère au capitalisme, mais ils rendent admirablement compte de l'attitude des dirigeants à l'égard du monde du travail, pour lequel on avait déjà trouvé le mot « main-d'œuvre ». Ravalement de l'homme au niveau de l'organe, de la forme aveugle et de la matière.

Je m'excuse d'employer ces termes philosophiques : mais c'est là le drame de tous les systèmes sociaux, qu'ils cessent de considérer l'individu, la personne humaine, comme *une fin*, pour la traiter comme *un moyen*.

Si le monde peut être réorganisé sur de nouvelles bases quand nous sortirons de la crise où nous sommes plongés, rien de grand ne sera fait à moins de prêter à ce problème toute l'attention qu'il mérite.

\*  
\* \*

Je serais bien mal compris si on imaginait que, parce que je parle de richesses et de répartition, — et que peut-être j'en parle avec chaleur, — je crois que c'est là que réside le problème central de la destinée humaine. Non, je sais que l'homme a et doit avoir d'autres aspirations que celle de se remplir le ventre, et de se le remplir autant que le voisin. Mais je n'aime pas les formules hypocrites par lesquelles on entend parfois esquiver le problème social. Je n'aime pas entendre dire : « l'argent ne fait pas le bonheur. » C'est parbleu vrai, mais c'est insulter la misère, c'est montrer, en tout cas, qu'on ignore les abîmes de désespoir où sont plongés ceux qui n'ont pas le moyen de lutter contre elle.

C'est parce que l'esprit capitaliste a trop souvent pris une pareille attitude que le capitalisme a échoué socialement, alors qu'il disposait de moyens jusqu'ici inconnus. Devra-t-il

céder la place à un autre système qui peut-être répartira mieux les richesses, mais qui réalisera l'égalité dans la médiocrité? Pourra-t-il s'amender et apporter des solutions nouvelles? Sera-ce la Russie, sera-ce l'Amérique? Le seul avantage que nous puissions attendre des bouleversements et des horreurs de cette guerre, quand nous l'aurons gagnée, c'est qu'ils nous offriront peut-être l'occasion de réviser, sans parti pris, dans une économie dévastée, le sens qu'il convient de donner à notre organisation sociale, et qu'ils nous amèneront peut-être par réaction, à poser comme fondement aux reconstructions futures le respect et la dignité de la personne humaine.

Émile MINOST.

## LE MESSAGER DE LA MORT.

*Aux ennemis de l'humanité.*

La Mort était assise un matin dans son cabinet de travail, face à un énorme bureau reposant sur des os d'éléphant. L'index contre son crâne, elle réfléchissait. Ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, contemplaient des faux de différents modèles, qui s'étagaient sur la muraille. Dans sa vaste bouche, ses dents jaunâtres mâchonnaient un gros cigare éteint, qui pendait, comme une branche morte se balance au sommet d'un arbre gigantesque, par un jour d'automne. L'attitude générale de la Mort révélait de graves préoccupations d'esprit. Finalement, elle s'empara d'un dossier, en tira un feuillet et compulsa avec une lenteur et une attention soutenues les statistiques et les chiffres qui y étaient inscrits. Perdant patience tout à coup, elle le jeta au loin et s'écria :

— C'est un désastre ! C'est vraiment la faillite !

Elle appuya le doigt sur le bouton d'une sonnette électrique et convoqua une de ses déléguées, nommée la Maladie. Peu de temps après, celle-ci exhiba à la porte de la pièce ses yeux torves et son visage hideux, tout ratatiné et plein de pustules. Elle s'avança craintive et honteuse, en boitant de ses jambes cagneuses. La Mort l'interpella :

— Qu'est-ce que c'est que ces chiffres et ces statistiques

qu'on me présente ? Notre œuvre dépérit d'une manière inquiétante et le cercle de nos activités se restreint d'année en année. Notre revenu annuel d'âmes, celui que nous escomptions atteindre, est descendu à un niveau qui nous fait appréhender une catastrophe.

La Maladie fut secouée d'une quinte de toux :

— Majesté, dit-elle, je dois confesser la vérité. Il m'est aujourd'hui difficile de remplir mes fonctions comme je le faisais naguère. J'étais d'ailleurs sur le point, aujourd'hui même, de vous présenter ma démission.

— Ta démission ?

— Bien sûr, du moment qu'il vous apparaît que je suis fautive et que je porte la responsabilité du déficit. J'ai essayé de pénétrer dans chaque demeure sans exception, mais j'ai toujours trouvé. . .

— Quoi donc ?

— Des choses effrayantes, à faire hérissier mon corps tout entier : une seringue à longue aiguille pointée juste sur mon cœur ; un liquide dans une ampoule de verre prêt à être déversé dans ma poitrine ; un faisceau de rayons destiné à aveugler mon regard. . . Non, je ne peux plus travailler en paix, connaissant ces embûches.

— Toute besogne a ses dangers. De toutes façons ce n'est pas un motif suffisant. . .

— Au moins, c'est une cause raisonnable, si l'on pense à la faiblesse de notre système de défense.

La Mort refréna sa fureur et marmotta entre ses dents comme pour elle seule :

— Malheur à cette science nouvelle ! Mais je saurai émousser ses armes, mieux même, les utiliser à mon profit. Poursuis ta tâche et laisse-moi le temps d'examiner la question.

— Je travaillerai selon mes moyens, ni plus ni moins.

En disant ces mots, la Maladie sortit de la chambre. La Mort revint à ses pensées, le nez baissé. Puis elle releva la

tête, étendit la main pour appuyer une seconde fois sur le bouton de la sonnette et convoqua la Guerre, son autre déléguée... Le cliquetis sinistre d'une cuirasse de fer et le martèlement de lourds brodequins annoncèrent l'approche de la Guerre, qui fit le salut militaire en entrant. La Mort lui déclara tout net :

— Écoute, j'ai besoin de tes services. Comme tu le sais, c'est sur toi que je compte dans les moments critiques. Je dois t'avouer que je traverse pour l'instant une crise très grave. Étudie ce rapport, lis ces statistiques et ces chiffres : la baisse que nous enregistrons nous mène à la faillite... Tu es la seule, il t'en souvient, qui puisses équilibrer notre budget et compenser les pertes consécutives à une mauvaise gestion. En un seul mois, tu es susceptible de fournir des chiffres équivalents à une recette de cinq années.

La Guerre se débarrassa de sa cotte de mailles en cuivre, essuya la sueur qui dégoulinait de son front et dit :

— Majesté, j'étais sur le point de vous présenter ma démission...

La Mort rejeta son fauteuil en arrière et vociféra :

— Comment ? Toi aussi ? Qu'arrive-t-il dans le monde ces jours-ci, satanés démons ?

La Guerre montra la fenêtre à sa maîtresse :

— Allez voir et écouter : un hymne s'élève comme une vapeur du sein de la terre, du fond de chaque cœur, montant vers le ciel comme un gaz délétère qui empoisonne nos narines...

— Quel hymne ?

— L'hymne de la Paix. On le chante partout. Dans chaque pays se tiennent des séances, des conférences, des congrès. Oui, de tout endroit dont je m'approche, on me jette au visage ce gaz asphyxiant. Non, travailler dans ces conditions, cela ne m'enchanté guère, cela ne m'est pas agréable...

La Mort garda longtemps la tête basse, complètement



abasourdie, ne sachant que faire... L'angoisse la gagnait. Elle se leva et alla à la vaste baie ouverte au fond de son bureau. Elle considéra la terre orgueilleuse du feuillage de ses arbres, de ses fleurs écloses et du sourire harmonieux de leurs coloris, de ses fruits mûrs en grappes pendantes, attendant la cueillette. Les oiseaux roucoulaient au milieu de leurs petits, les animaux reposaient tranquilles au sein de leur progéniture, les hommes jouissaient de l'affection de leurs enfants, le zéphyr du printemps répandait son parfum sur les plaines. Des cantiques joyeux s'élevaient des champs, des prairies et des cités ; c'étaient des paysans qui moissonnaient en chantant... Tout laissait présager la durée de la paix, de l'allégresse et un avenir de bonheur illimité : la vie profitait du renouveau et l'abondance inondait l'univers.

La Mort poussa un juron terrible en quittant la fenêtre : elle crut vraiment qu'elle allait suffoquer. Elle put faire les deux pas nécessaires avant de s'affaisser presque inerte sur son fauteuil. On l'entendait grogner entre ses dents :

— C'est ça la faillite ! C'est ça la ruine ! Ma réputation s'en va et mon autorité s'écroule.

Mais son désespoir ne dura pas. En un clin d'œil elle était sur pied et clamait :

— Non !... Je dois lutter ! Il faut que j'intervienne personnellement pour regagner ma force et ma puissance.

Puis se tournant vers la Guerre :

— Rappelle-toi bien. Ce n'est pas la première fois qu'un danger nous menace. Nous en avons vu d'autres, et de plus pénibles. Guerre, souviens-toi de notre histoire, de nos fastes.

— Ma mémoire sur ce point est précise et nette. Mais à aucune époque le monde n'a été imprégné de ce gaz méphitique, tel cet hymne maudit...

— Dans ton histoire, il y a eu toujours des périodes de marasme. Malgré tout, tu t'enflammas et reprenais ta besogne.

— Ne me demandez pas de m'enflammer moi-même. C'est

une chose que je n'ai pas encore faite depuis ma naissance. Je ne suis qu'une « boîte d'allumettes » et il faut que . . .

— Il faut « la » mettre dans la main d'un fou.

La Mort avait prononcé ces mots en les punctuant d'un formidable ricanement qui avait fait trembler l'édifice jusque dans ses fondations. La Guerre croyait à une facétie, dont le rire de la Mort prétendait accentuer la finesse, mais pour sa part, la Guerre ne s'y associait pas. Aussi la Mort lui en fit reproche :

— Pourquoi ne ris-tu pas, puisque nous avons trouvé la clef du problème . . .

— Quelle clef ?

— Je te jure que tu ne connais pas conyenablement ton histoire. Souviens-toi du passé : tu y verras que tu as toujours été allumée . . . par un fou.

La Mort rit de nouveau. Elle se planta encore devant la fenêtre, pour regarder la terre si jolie dans sa robe printanière, elle songea à cette paix solidement installée dans ses plaines, elle écouta les chants populaires, les danses joyeuses et finalement cria :

— Ha ! ha ! ha ! Sur tout cela je déverserai du sang écarlate.

Elle abandonna la croisée au plus vite et se précipita vers un porte-manteau, dans un coin de son bureau, où était pendue sa vaste cape noire. Elle la prit, s'en enveloppa, et, après un bref salut à la Guerre, partit pour la terre en marmonnant :

— Le succès du combat que je veux engager exige que je mette la main sur un fou.

\*  
\* - \*

La Mort chemina sur terre au petit bonheur, cachant sa fureur lorsqu'elle rencontrait des gens heureux, des arbres feuillus, des roucoulements d'oiseaux.

Elle détestait la vie.

Elle pénétra alors dans les villes, où elle fut effrayée des édifices magnifiques, des théâtres bondés de spectateurs gais et ravis, des belles statues érigées sur les places.

Elle détestait la beauté.

Tout, autour d'elle, témoignait d'une civilisation bien établie et d'une humanité qui était toujours en progrès. Où était l'homme qui oserait verser sur tout cela du sang vermeil ? Le visage de la Mort devint dur. Elle faillit désespérer et renoncer à entamer la lutte, lorsque soudain son regard fut attiré par un attroupement. Des badauds poussaient des clameurs devant un immense bâtiment, imposant, décoré d'une frise de statues : ce devait être un grand musée. Elle se dirigea par là et vit un peintre juché au haut d'une échelle dressée contre la bâtisse. Il tenait en main un pinceau qu'il trempait dans un seau de peinture rouge et il badigeonnait sa façade sans discernement ni mesure. Et cette couleur rouge sang dégoulinait de la tête, de la bouche et du nez de ces statues...

Les passants lançaient des invectives :

— Eh ! peintre, vas-tu t'arrêter ? Tu gâtes l'harmonie du musée.

Les fonctionnaires de l'établissement, entendant les rumeurs, sortirent en courant et voyant les dégâts, hurlèrent à leur tour :

— Vas-tu cesser ? Descends, barbouilleur !

Le peintre les considéra du haut de son échelle :

— Cette teinte ne vous plaît pas ? Votre musée a pourtant besoin d'une couleur chaude, un peu criarde...

Les employés du musée ameutèrent les curieux :

— Faites descendre ce pauvre fou.

La Mort poussa un cri de triomphe qui fit tressaouter son squelette, pensant :

— Je l'ai trouvé, l'homme que je cherchais ! Je l'ai trouvé !

Il s'avança vers l'échelle et appela :

— Eh ! peintre, descends ! Je désire te commander un travail plus important.

\* \* \*

La Mort se dirigea vers une brasserie, accompagnée du peintre portant son pinceau et son seau de peinture rouge :  
— Ce travail, dit celui-ci, est dans quel bâtiment... ?

La Mort sourit de toutes ses dents jaunes :

— Sur un majestueux édifice, que tu devras couvrir entièrement de cette couleur de pourpre...

— Mais n'avez-vous donc pas vu, répliqua le peintre, que mon travail ne leur plaît pas ?

— Ce sont des sots. Ces musées tranquilles et calmes choquent la vue. N'es-tu pas de mon avis ? Tout ce qu'on nomme la Beauté et tout ce qu'on appelle la Civilisation, tout cela doit être rehaussé de la couleur de la Révolution.

Le peintre interrogea la Mort sur un ton où perçait l'indifférence :

— Quelle beauté ? Quelle civilisation ?

La Mort continua comme si elle n'avait pas entendu la question :

— Cette couleur qui excite les nerfs des fauves dans la forêt.

— La forêt ?

— Oui, comme elle est magnifique, cette teinte adorée par les hôtes des forêts vierges.

La Mort avait scandé cette phrase comme si elle avait déclamé un vers, si tant est que la poésie puisse frôler la bouche de la Mort. D'un mouvement brusque, elle se retourna vers le peintre et ajouta :

— Tu es mon homme ! Toi seul, tu seras capable de tout barbouiller en vermillon.

— En rouge ? Oui, je peux peindre en rouge.

— Je le sais.

Et la Mort faisait signe à un des garçons de la brasserie qui, sur sa commande, apporta deux chopes de bière de Munich. La Mort leva sa chope :

— A ton succès !

\*  
\*  
\*

La Mort rentra dans son appartement en se frottant joyeusement les mains. La Guerre vint la voir dès son retour :

— Qu'avez-vous fait, Majesté ?

— J'ai trouvé l'homme auquel nous allons remettre la boîte d'allumettes, répondit la Mort en souriant.

— Vous n'avez pas oublié que ce doit être un fou ?

— Je n'ai pas oublié.

— Où est-il ?

— Tu auras sous peu un rendez-vous avec lui.

La nuit tombait. Lorsque minuit sonna, la Mort fit un geste de la main pour inviter la Guerre à se retirer dans la pièce voisine. Le peintre entra et fut cordialement accueilli : la Mort lui avança un fauteuil près de son bureau. L'ouvrier jeta des regards curieux autour de lui, puis se tourna vers la Mort :

— Je suis à votre disposition.

— Non, c'est moi qui serai ton obligé.

— Pardon... je...

— Ne sois pas modeste. Tu ne connais pas ton pouvoir. Tu as été créé pour changer la face du monde. Le destin t'a choisi pour colorer l'univers comme tu l'entendras. Tu dois te préparer à dominer d'innombrables masses d'hommes. Car les génies sylvains du paganisme antique t'ont désigné pour rétablir leur autorité, pour remettre en vigueur sur cette terre la loi de la jungle.

— Moi ?

— Oui, toi !

— Comment en serai-je capable ?

— La voie à suivre est simple. Nous allons coucher cela par écrit, d'abord pour en jalonner les points de repère, et éclairer notre itinéraire. Prends cette feuille et écris.

Et la Mort lui avançait une plume et du papier :

— Je vais te dicter un livre qui sera la charte de ton programme. Écris : *Mon combat*.

Le peintre lorgna la Mort du coin de l'œil :

— Votre combat ?

— Non, ton combat, le tien.

— Mon combat ? Le mien ?

— Notre combat, à tous deux, si tu veux.

La Mort avait souri en disant ces mots et regardait du côté de la porte entrebâillée, où venait d'apparaître la figure de la Guerre, qui faisait à la Mort un signe d'intelligence. La Mort dicta donc le livre au peintre, qui écrivait en silence comme un somnambule. Ses tempes étaient moites de sueur. Il croyait rêver :

— C'est moi qui vais diriger tout ça ? C'est moi qui vais entreprendre ça ?

— Tu es un homme considérable.

— Moi ? un homme considérable ?

— L'auteur de cet ouvrage et les anciens dieux t'ont préparé cette destinée. Il ne faut pas douter un seul instant.

La Mort avait pris un accent terrible pour articuler ces paroles, mais non sans un sourire intérieur. La Maladie, apprenant que la fin de la crise approchait, était venue se tapir aussi dans le vestibule, ses épaules contre celles de la Guerre. Elle murmura aux oreilles de sa camarade :

— C'est lui, le fou que recherchait notre maîtresse ?

— Oui, nous l'avons enfin découvert.

— Il faudra récompenser dignement cet homme. Il conviendra de lui faire un beau cadeau. Savoir ce que lui donnera la patronne ?

— Ce qu'elle a toujours offert.

- Et quoi donc ?
- Une boîte d'allumettes.
- Mais, dis donc, il va mettre le feu.
- C'est précisément ce qu'on demande.
- Mais il flambera lui aussi.
- C'est à ce détail qu'on pourra reconnaître que c'est bien un fou.

Tewfik EL-HAKIM.

(Traduit de l'arabe par Gaston WIET.)

## SCÈNES D'ÉGYPTE.

---

### ASSOUAN.

*Sur un mince treillis de bois,  
Peint en vert,  
Un bougainvillier fleuri grimpe.  
Ses pétales dessinent,  
Dans le bleu impondérable du ciel de midi,  
Des arabesques de pourpre et de carmin.  
La buée transparente qui monte du fleuve  
Estompe les contours  
Du paysage antique,  
D'une buée impalpable...  
Quelque part, vers Éléphantine,  
Une voile blanche,  
Claque au vent qui passe.  
Un muezzin,  
D'un minaret voisin,  
Psalmodie sa quotidienne prière  
Aux fidèles qui s'agenouillent,  
Tournés vers le soleil levant.  
... Et les cataractes toutes proches  
Égrènent dans cette matinée de décembre,  
Leur éternelle chanson.*



## LOUXOR.

*Les feuilles effilées des tamarisques  
Dessinent une dentelle sombre,  
Sur le ciel couleur d'opale.  
... Il est cinq heures passées.  
Le soleil d'hiver, frileux,  
S'est déjà éclipsé derrière les collines  
De Thèbes.  
En haut, très haut,  
De longues stries dorées,  
Marquent encore son éphémère passage  
Dans la grande voûte céleste.  
Du côté des Colosses de Memnon,  
Sentinelles figées d'une époque lointaine,  
De minces filets de fumée bleue  
Montent en d'impalpables spirales...  
D'humbles fellahs, sans doute, brûlent  
Des brindilles d'herbes sèches,  
Pour leur repas du soir...  
Dans un nuage de poussière  
Un troupeau de moutons s'achemine lentement,  
Conduit par un petit pâtre  
Vers le bercail tout proche.  
Dans le lointain, un chien aboie,  
Perdu dans la plaine immense.  
Et dans ce paysage millénaire,  
Lourd d'un passé grandiose,  
La vie, qui a vécu, intense et immuable  
Dans cette tiède journée  
D'hiver égyptien,  
S'assoupit doucement  
Sous la première étoile.*

**CHEHATA, LE MARCHAND DE PROMESSES.**

*Si vous l'appeliez,  
Il venait en boitant  
De ses jambes cagneuses.  
La figure épanouie  
En un sourire béat.  
Il vous souhaitait le bonjour  
En balançant de sa main droite  
Un encensoir de cuivre jaune.  
Des morceaux de benjoin,  
Brûlaient au fond  
Entre deux charbons ardents.  
Il répandait la fumée odorante  
Sur le seuil de votre porte,  
En murmurant d'incompréhensibles prières.  
Il vous disait toujours  
Que vous obtiendriez  
Tout ce que votre cœur désire,  
En ce bas monde.  
Appelant le bonheur sur votre tête  
Et sur celles de vos enfants.  
Puis, s'arrêtant, ses souhaits finis  
Il vous tendait la main,  
Attendant l'obole  
Que ses souhaits avaient méritée.*

Godfrey C. THORN.

# FOLKLORE DU CAMEROUN.

---

## AVANT-PROPOS.

Cet essai n'est pas, à proprement parler, une contribution scientifique. Il est rédigé par un demi-amateur, curieux de la psychologie des tribus primitives et ayant une certaine habitude de ce genre d'enquêtes (1).

L'auteur n'est technicien ni de la linguistique, ni de l'ethnographie, ni même du folklore.

Toutefois, il espère que ce modeste travail, si imparfait qu'il puisse être, pourra ouvrir la voie à de nouvelles recherches, ou, plus simplement, permettre à des savants plus avertis que lui, de vérifier ou de compléter les études que chacun d'entre eux a pu faire sous sa discipline particulière.

---

(1) François REYNIERS, *Taougrat*, Paris 1930.

## NOMS.

Un nom est une consécration, un état-civil, une tradition, le reflet d'une fantaisie. Un nom est un caractère, un symbole, une histoire. Un nom explique et rend compte. Il est un titre, un résumé, un abrégé. Un nom baptise autant que l'eau lustrale : je te baptise au nom du Père. Le nom est parfois une dignité. Un nom, rarement indifférent, distingue et sépare. Le nom est une invention, une idée, un droit. Il est de saints noms, mais il est aussi des noms qui sont de vrais calembours. Il y a des noms qui obligent, d'autres qui gênent. des noms que l'on aime, d'autres que l'on refuse.

Il est des catégories de noms comme il est des catégories de choses. Des noms rangés ensemble forment une chaîne, un réseau, une atmosphère, une psychologie. Un nom est une marque, un signe. Des noms mêlés formeront un dessin, une figure, la psychologie d'une collectivité, d'une tribu, d'une société. Un nom est une âme.

Nous avons cherché à vérifier au Cameroun ces idées qui ne sont pas nouvelles, et c'est une étude de tribu, presque uniquement basée sur la question des noms, que nous présentons ici à titre d'expérience.

Nécessité fait loi. Le peu de temps qui nous était donné nous laissait peu de possibilité et l'étude en profondeur des noms nous a paru le meilleur des critères.

Nous l'avons appliqué aux tribus qui se trouvent d'une part, dans un rayon de deux cents kilomètres autour de Yaoundé, capitale du Cameroun, d'autre part, près de Kribi où nous avons pu faire une brève incursion (1).

---

(1) Différentes personnalités de l'ex-mandat du Cameroun ont bien voulu nous aider dans cette tâche. Nous citerons dans l'ordre de nos recherches, M. l'Administrateur Fourcade, Ad-

\*  
\* \*

En pays noir, il faut distinguer entre noms, prénoms, surnoms, mais alors que dans nos sociétés ces différentes catégories de noms sont différenciées (1), dans la tribu, on passe facilement de l'un à l'autre nom et cette inconsistance anarchique crée dans une enquête portant sur les noms une série de quiproquos qui n'est pas une des moindres difficultés de toutes recherches dans ce sens.

Si l'on demande en effet à un noir assez vieux pour qu'il puisse se rappeler le temps où une administration exigeante ne cherchait pas encore à établir de façon définitive l'état-civil et l'assiette de l'impôt, la raison d'être du nom de son père, il répondra : soit, « mon père m'appelait ainsi parce que c'était le nom de mon père, de mon oncle, d'un ancêtre ou d'un chef de la tribu » ; soit : « mon père m'appelait ainsi parce qu'au moment de la naissance, il s'est produit tel événement ou simplement parce que ce nom lui plaisait. »

\*  
\* \*

Au cas où le nom fait appel à la tradition, il est donné par le père — ou encore par le frère aîné au cas où le premier

---

joint au Chef de la Région du Nyong et de la Sanaga, grâce à qui nous avons pu consulter les anciens des tribus Yaoundé, M. Thine, Chef de Région à Bafia, qui nous a permis de mieux comprendre cette tribu, le Capitaine Bossavy, Chef de Région à Kribi, M. Arnauld, Directeur de l'Enseignement au Cameroun, que nous avons accompagné à M'Balmayo et Kribi, où nous avons assisté aux épreuves du certificat d'études ; enfin le Père Dehon, dont la parfaite connaissance du dialecte ewondo et neuf ans de pratique missionnaire au Cameroun nous ont été au cours de cette étude d'un secours inappréciable.

(1) Elles le sont du moins maintenant, car nos noms sont souvent à base de prénoms ou de sobriquets.

serait mort : le frère étant ainsi amené à dénommer ses propres neveux. Ce nom sera soit simple (1), soit double, faisant état parfois du nom de la mère, ce qui permet en cas de polygamie, de distinguer, les frères de deux lits différents. Cette dernière façon de nommer un enfant serait peut-être la trace d'une sorte de matriarcat.

Certaines tribus, plus respectueuses de la tradition que d'autres, adoptent ce système basé sur la filiation familiale. Cependant on peut trouver les familles « mixtes » qui ont joué sur les deux tableaux, et qui après avoir fait des politesses à l'esprit de famille, donnent pour les enfants qui suivent libre cours à leur fantaisie et à leurs goûts.

Il peut arriver également, en cas de double nom ou de sobriquet s'ajoutant au nom, que ce soit ce dernier qui fasse souche, et que, par une sorte de mutation telle que celles que nous rencontrons dans l'évolution de certaines espèces animales, ce soit le caractère dissonant qui finalement donne naissance à une série nouvelle (2).

A cet esprit de tradition, se mêle l'esprit religieux si profond dans la société noire. Aussi, voyons-nous parfois (et ce

(1) Si le culte de la tradition pousse père et fils à posséder le même nom, on distinguera le second en faisant précéder son nom de l'épithète : « le petit ».

(2) Un des noirs que nous avons vus avait reçu, ou s'était donné, un surnom qui veut dire « Chef ». S'étant expatrié par la suite, il l'avait conservé comme véritable nom, car il flattait sa vanité. Aussi, est-ce sous ce nom qu'il avait été immatriculé par l'autorité militaire et il est certain qu'au cas où il se serait marié en dehors de sa tribu, c'est ce nouveau nom qui eût prévalu.

Par contre, il semble que certains sobriquets modernes, sans doute parce qu'ils seraient immédiatement reconnus comme apocryphes, ne puissent pas faire souche de la même façon. Ce sont des surnoms comme : « Kapten » (Capitaine), « Commandant », « Komsa » (Commissaire de Police), « Madame », « Bertaut » (nom d'Administrateur) dont les noirs aiment à affubler comme d'une panoplie d'enfant, leurs rejetons, si telle personnalité a frappé leur imagination ou appelé leur sympathie.

fait se reproduit dans des tribus, qui sur d'autres points différent sensiblement) la coutume suivante : si le père meurt alors que la belle-fille est sur le point d'avoir un enfant, on donnera automatiquement le nom du père décédé à l'enfant même si celui-ci est une fille. Selon le même processus, le nom de la grand'mère sera donné à son petit-fils, si celui-ci naît peu après la mort de son aïeule. Il semble qu'il y ait là, plus qu'un vœu, une véritable obligation comme si l'âme du père passait dans le corps du nouveau-né. Ici, la tradition devient animisme (1). Toutefois, de même qu'un monstre dans une famille, ce nom, inverse du sexe normal de l'enfant, ne se perpétuera pas.

Le noir suit des impératifs, des interdits, qui remplacent la loi qui lui manque. Dès que la coutume lui laisse le champ libre, sa fantaisie naturelle reprend ses droits. C'est précisément cette dernière qui nous intéresse.

Toutefois chaque tribu, parfois chaque famille, dispose d'un jeu propre de noms caractéristiques, et le nom choisi, en même temps que symbolisant telle ou telle autre chose, peut être également un des noms réservés à la tribu. Il est parfois assez difficile de savoir si tel nom a été ainsi ou non inventé de toutes pièces. Les événements qui se produisent dans une famille peuvent se reproduire dans une autre et les enfants qui s'appellent dans l'une « Désiré » peuvent s'appeler de la même façon dans l'autre.

---

(1) Cette « asexualité » dans les noms se retrouve dans les sociétés européennes. Les petits bretons s'appelaient, autrefois, fréquemment : Marie. On trouve au Moyen âge le Connétable Anne de Montmorency. En Angleterre le nom de Jean est fréquemment donné à des femmes. En Russie, Sacha peut s'appliquer à un homme ou à une femme. En France, des prénoms comme Claude, Dominique, etc., peuvent désigner indifféremment un garçon ou une fille. Ne retrouverions-nous pas dans ces sociétés primitives le souvenir d'anciens usages de chez nous ?

C'est ici que se pose évidemment la question de l'origine absolue des noms qui, comme chez nous, ont commencé par être des sobriquets avant d'être véritablement des noms. Peu nous importera de savoir à quel moment l'aïeul d'une de nos familles habitant Amiens a été surnommé Picard, peu nous importe de savoir quel est l'aïeul de l'un de nos compatriotes dont la vue est excellente, qui s'est appelé Le Borgne : ce qui nous intéressera ici, c'est le sens du nom « nouvellement éclos » sans que nous ayons à savoir de quand il date.

\*  
\* \* \*

Un noir dont le budget monétaire atteignait par an pour une famille de cinq personnes, 135 francs, en 1930, soit en plus de sa case et de son champ, tout juste de quoi acheter quelques cotonnades au cours de l'année, vit dans un univers si limité que ce sont les événements les plus humbles de sa vie quotidienne, qu'il sera amené à exalter, d'une façon qui, pour nous paraître peu grandiose, n'en est parfois que plus humaine.

Le noir, comme on sait, est polygame, ou du moins l'était, car la christianisation du pays fait disparaître peu à peu cet état de choses (1).

Autrefois, la femme, objet de travail, était le capital même de la société indigène. L'homme défrichait, la femme cultivait ce qui avait été défriché par l'homme, et l'homme était en mesure de défricher et donc de gagner d'autant plus qu'il

---

(1) Il ne s'agira ici que des anciennes coutumes, les nouvelles créent des André ou des Abner selon que la mission est catholique ou protestante, et détruisent peu à peu, non seulement l'état social ancien mais la psychologie ancienne des individus, véritable objet de cette étude.



avait plus de femmes. Or, un capital doit s'accroître et ne saurait diminuer sans péril. Il en résultait qu'une tribu ne pouvait se séparer, sans compensation, d'une de ces machines agricoles, que représentait pour elle une des femmes faisant partie de la collectivité. Sans cette femme, non seulement la richesse de telle ou telle famille aurait diminué mais encore la richesse même de la tribu. Aussi la coutume, en raison d'un *primo vivere* collectif, obligeait-elle l'homme qui voulait prendre femme, à céder, en échange, des biens : bétail ou étoffes, voire même une autre femme de valeur équivalente.

Chaque clan constituait ainsi un système fermé restant semblable à lui-même. Cette coutume, essentielle en pays noir, y joue un rôle tel que le mariage est pour le jeune homme un problème qu'il traîne quelquefois derrière lui toute sa vie. Il achète la plupart du temps sa femme, à crédit, et il lui faut la payer peu à peu.

Cette coutume a pour résultat assez curieux d'intéresser le beau-père créancier au zèle et à l'honnêteté conjugale de sa fille, qui, si elle lui est rendue ou s'enfuit du foyer conjugal, coupe court pour lui à tout arrérage du capital engagé.

Cette explication un peu longue était nécessaire pour justifier telles dénominations. On verra souvent l'enfant, né d'un mariage, porter un nom qui rappelle la façon dont sa mère a été acquise. Si une chasse heureuse, ou la fécondité exceptionnelle d'un champ, a donné au père les moyens d'acquiescer sa femme, l'enfant sera appelé de noms tels que : « Éléphant », « Ivoire », ou « Champ d'où sont sortis les arachides ». Il peut l'appeler aussi « Houe » en souvenir de l'instrument qui lui a permis de cultiver le champ fécond. Cette commémoration est également pour le mari une façon de rappeler à la mère ce qu'elle a coûté (la femme est fière d'avoir été achetée cher : n'est cher que ce qui est précieux) et de la remercier ainsi de sa fécondité. Il y a là presque une attention amoureuse dont nous verrons plus loin d'autres exemples.

La valeur de la femme s'amplifie avec sa propre fécondité et il arrive que le mari soit obligé de donner au beau-père un supplément de dot chaque fois qu'un enfant lui naît.

Nous sommes loin des pays où la natalité est considérée comme une charge. Ici elle est considérée comme une richesse. Le vieil anathème, lancé à l'origine du monde contre la stérilité, s'explique ainsi parfaitement : naissance et mort y sont comme les termes d'une même fonction... (1).

En pays noir, il n'y a jamais trop de main-d'œuvre. Dès que le nombre de bras augmente, la forêt se présente, inépuisable et toujours bonne à défricher. La bouche à nourrir ne consomme jamais autant que le bras qui défriche ou cultive ne peut lui en apporter (2). Dans toute famille, une naissance est donc une joie, qu'il s'agit de célébrer et de commémorer. Si, longtemps stérile, la mère accouche un peu tard d'un fils, elle l'appellera « envie d'avoir un garçon » ce qui est

(1) L'importance de la fécondité est si grande en ce pays que, d'après le Père Dehon, un champ cultivé par une femme stérile ne saurait être fécond et que la femme stérile est obligée de demander à des femmes fécondes de venir le cultiver avec elle... ne serait-ce que pour faire plaisir au mari. Au moment du mariage, la jeune épouse est arrosée de graines qui sont destinées à lui transmettre quelque chose de leur fécondité. Enfin ce père missionnaire nous a raconté qu'au moment des Rogations, lorsqu'il bénissait les semences de la récolte prochaine, les femmes venues en foule apportaient le meilleur de leurs semences, et tendaient les mains, pour que la bénédiction s'étendît en même temps à tout leur être.

(2) C'est pourquoi il y a toujours lieu de regretter la décision prise par les autochtones qui se sont délibérément isolés de la terre et sont partis à la ville européenne où, déracinés, ils constituent une classe que sa vanité empêche de retourner au village et que sa situation, soi-disant privilégiée, met à la merci de la vie internationale même des Colonies.

C'est pourquoi, l'enseignement officiel, de même que celui des missions, a fait ces toutes dernières années un gros effort pour maintenir dans les écoles qui y consacrent la moitié de leur temps, le goût des travaux agricoles et de l'artisanat local.

un peu analogue à notre « Désiré » cité plus haut. Si c'est une fille, elle s'appellera « malgré la Stérilité » : l'Infécondité est ainsi considérée comme une sorte de démon qui possède la mère et qu'il a fallu chasser. Si le père et la mère sont déjà âgés lorsque l'enfant naît, on lui donnera le nom de « dernière fille que je puisse avoir » où il entre une sorte de regret et peut-être une sorte de calcul : la famille est constituée, on pourra faire maintenant des plans d'achats, d'échanges avec les tribus voisines : un point final est mis au capital humain.

Quelquefois le nom prend l'allure d'une prière ou d'un blasphème : si par suite de morts-nés, ou d'enfants morts en bas âge, une famille voit disparaître les uns après les autres les enfants qui lui naissent, l'enfant qui vient s'appellera « ce n'est pas la peine d'avoir des enfants ». Expression dont l'humanité est si naïve et si touchante que l'on ne peut mieux dire... (1).

\*  
\* \*

Si la naissance coïncide avec un événement saillant, on donnera à l'enfant un nom qui rappelle cette circonstance mémorable : ce qui permettra en même temps de dater la naissance et constituera un état-civil rudimentaire.

Une fille, née au moment de la construction d'une route, s'appellera : « celle de la route », une autre née au moment où un champ voisin avait une récolte superbe, s'appellera « Ananas », une autre née au moment d'une invasion de sauterelles sera dénommée « Beaucoup », ce qui fait allusion à la multitude que représente un vol de criquets.

---

(1) Nous retrouvons dans la Bible ce goût des périphrases, des réflexions formant les noms. Souvenons-nous de Moïse, ainsi appelé « parce qu'il avait été sauvé des eaux », et, dans le *Nouveau Testament*, de cette phrase : « Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église » : ici la périphrase, au lieu de concerner le passé, s'adresse à l'avenir...

Un garçon s'appellera « La guerre » s'il est né au moment d'une guerre importante, une fille « celle qui est née dans un village abandonné », si l'enfant est née peu avant le moment où la famille a quitté un coin de brousse pour aller défricher d'autres parcelles de la grande forêt (1).

Les noms féminins seront en général précédés par un mot qui veut dire « la fille », et qui rappelle l'article « la » que l'on retrouve chez nos paysans : la Claudine.

Si deux enfants naissent jumeaux, ce phénomène semble attirer particulièrement l'attention. Des « jeux de noms » différents sont alors institués dans chaque tribu, suivant que les jumeaux sont deux garçons, deux filles ou un garçon et une fille.

L'un s'appellera par exemple, « Le Soleil », l'autre « La Lune » ; l'un « Le Ciel », l'autre « La Terre ». Ces noms finiront par perdre leur signification imagée, et certains informateurs disent : si ce sont deux garçons, on les appellera tel et tel, garçon et fille, tel et telle, sans que l'expression ait d'autre sens que jumeau mâle faisant partie d'un couple de jumeaux mâles, ou jumeau mâle faisant partie d'un couple de jumeaux mâle et femelle.

Cet exemple prouve bien qu'à un certain degré, le nom, surtout lorsqu'il est passé de main en main comme un objet banal, finit par perdre toute signification propre et n'être plus que le symbole d'une identité abstraite. Ce sera surtout vrai lorsque le nom sera consacré par la tradition et qu'il ne sera plus permis à l'imagination de l'inventer...

D'autres fois le nom sera le reflet d'une qualité, le nom

---

(1) Rappelons également que chez nous, des prénoms sont donnés en raison des circonstances dans lesquelles l'enfant est né. Il y aura beaucoup de « Noël » en décembre ; de « France » en temps de guerre, comme on a pu voir choisir des noms romains au moment de la grande Révolution.

d'un animal ou d'une chose. Chez les Bafias, les noms « Léopard », « Grenouille », « Papillon », « Buffle », seront utilisés. Ailleurs, des noms comme « Celui qui se décide vite », ou « Celui qui n'obéit pas », ou comme : « Toit », « Nœud », « Accident du sol sur lequel on bute en marchant ». Quelquefois le nom sera imposé par un rêve.

\*  
\* \* \*

Le nom est, en général, donné une fois pour toutes. Cependant, si l'enfant a été très malade, on suppose que c'est un homme nouveau qui a survécu, que le vieil homme est mort. On renouvellera alors l'identité, en donnant à l'issue de la maladie un nouveau nom au patient.

Dans certaines familles, s'il y a plusieurs enfants et que l'un meure, on reportera sur le suivant le nom du mort.

Ces deux exemples qui semblent contradictoires nous font bien comprendre la signification que prend dans l'esprit des noirs la mort et la maladie. La mort n'est pas un mal. La maladie, au contraire, acte intérieur ou extérieur d'un mauvais sorcier, est le mal par excellence (1).

Le nom a donc en lui une sorte de puissance propre. En voici un autre exemple : si un inceste a été commis dans une

(1) Dans certaines tribus, la mort ne s'accomplit pas. La femme est isolée du mari avant qu'il ne meure, et l'homme enterré, dans un lieu écarté, inconnu des femmes, qui supposent que leur mari vit toujours. La maladie, suivie de mort, est une déchéance, que la mort violente ne saurait avoir.

Le Père Dehon nous a raconté à ce sujet avoir entendu un jour le tam-tam, au moyen de sons correspondant au « n'dan » du mort (voir plus loin), rappeler celui-ci, mort de maladie.

Les enfants du village avaient été barbouillés de dessins blancs et rouges, de façon à éloigner du même village la menace que cette mort indiquait comme suspendue sur les cases de la famille du mort.

tribu, le conseil des anciens exige, après une cérémonie spéciale suivie de confession publique, que le frère et la sœur se séparent et prennent chacun un nouveau nom de façon à ce que leur péché ne retombe pas sur toute la tribu.

### LES BAFIAS.

Cette question des changements de nom nous amène à étudier les problèmes posés par la tribu des Bafias qui semblent avoir une originalité propre et être considérés comme tels par les tribus voisines. Cette tribu, située au nord du Nbam, a été étudiée en détail par l'Allemand Tessmann en 1913-1914 et l'ouvrage publié par lui en 1935 sur ce sujet, a été traduit mais non publié par M. Relly, chef de région à Bafia. Cette tribu, dont il faut signaler pour mémoire le costume dont le savant allemand a baptisé les différentes parties comme suit : cache-penis pour les hommes, bâtonnet vaginal et pompon fessier pour les dames, présente des caractéristiques extrêmement étranges, dont l'enquête faite en 1940 ne nous a permis de vérifier que quelques éléments.

En ce qui concerne les noms, on y trouve un salmigondis qui n'a son pareil, à notre connaissance, dans aucune autre société. Cet état de choses est si particulier qu'il vaudrait une étude à lui seul et que nous ne pourrions donner ici que quelques indications, sujettes à vérifications ultérieures.

\*  
\* \* \*

En premier lieu, les enfants, les jeunes gens, les hommes eux-mêmes portent des noms différents, qui caractérisent leur âge ou le fait qu'ils sont circoncis, mariés avec enfants, mariés sans enfants, qu'ils ont volé ou non une femme. En effet, dans cette tribu, dont le totem était le « chien », à côté

du mariage légal, existait un mariage illégal basé sur le vol de femmes, en général consentantes. Ce mariage, soit provisoire, et ressemblant un peu à notre union libre, soit définitif et entériné ensuite par les parents de la jeune fille, semble être un souvenir du rapt ancien et, en tout cas, permettait, ce qui n'est pas le cas dans les autres tribus, l'enrichissement de certaines tribus aux dépens de certaines autres, sauf cas de représailles.

A cet état de choses étaient liés des changements de noms, la femme volée étant baptisée par son amant (qui la « connaissait » en général dans des petits pavillons de poupée aux entrées guère plus grandes qu'une châtière), d'un nom nouveau. Ce nom, qui marquait une prise de possession (1), avait pour particularité singulière d'être un nom masculin, ayant appartenu à un des anciens amis d'enfance du mari voleur. Il arrivait que la même femme, au cas où elle était volée plusieurs fois, pût se prévaloir d'un chapelet de noms, qui était pour elle une sorte de parure. On cite des femmes qui ont eu ainsi, dans leur existence, jusqu'à cinquante noms différents.

Cette anarchie avait amené les Bafias, par une sorte de communisme défensif, à faire participer l'ensemble des hommes de la tribu au vol d'une femme qui était « connue » par l'ensemble des amis du voleur, avant de l'être par celui-ci, à charge pour ceux-là de défendre le voleur et la tribu contre des représailles ou la reprise éventuelle de la femme volée (2).

---

(1) Peut-être donnait-on ainsi un nom de guerre à la femme échappée, de façon à rendre les recherches plus difficiles. De fait dans certaines tribus, les prostituées qui ont quitté leur tribu changent souvent de nom.

(2) Les maisons-dortoirs de la tribu étaient d'ailleurs construites de façon telle que les femmes volées par les jeunes gens d'une famille, étaient reléguées dans la pièce du fond, pièce sans issue. Ainsi, il fallait « passer sur le corps » de tous les autres membres de la famille pour aller chercher au fond du dortoir la femme que l'on aurait voulu reprendre.

Ces détails qui semblent étrangers à la question des noms sont nécessaires pour rendre plausibles quelques autres façons de donner un nom dans cette tribu. Par exemple, au moment du mariage légal, un nouveau nom était donné à la jeune épouse, non par le marié, mais par la fille d'honneur, amie de la mariée, qui choisissait en général un nom qui avait appartenu à un de ses amis d'enfance. Par contre, à la naissance, le nom était choisi par la sage-femme qui avait aidé à l'accouchement, et donnait son propre nom, même si c'était un garçon. D'une façon générale, les Bafias marquaient un profond dédain pour l'identité des personnes et leur amoralité, à base d'une sorte d'échange sexuel, n'amenait chez eux aucunement le sentiment du péché.

Le savant allemand nomme cette mystique « monisme », c'est-à-dire, suppression de tout dualisme, de toute distinction entre le bien et le mal et entre les sexes. Il semble que ce soit juger un peu vite et se payer d'un mot.

Cette fantaisie, en effet, accompagnée de chants, de jeux et de musique, où les Bafias excellaient, révèle une imagination féconde : une fantaisie souveraine, dirait un poète, un goût de l'invention et de l'imprévu qui révèlent une Civilisation. C'est le mot qu'emploie le Dr Tessmann. Il eût fait protester le Gobineau de l'*Inégalité des races humaines* (1).

En Afrique noire et en général chez tous les peuples primitifs, il faut chercher les explications des coutumes les plus bizarres dans une sorte de nécessité supérieure qui détermine plus que l'on ne croit les mœurs et les usages.

---

(1) Un mépris sans limites pour la « Tourbe noire » est une des bases du système de Gobineau qui cependant ne peut s'empêcher d'écrire dans l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* : « le mélange avec l'espèce noire lorsqu'il est léger développe l'intelligence chez la race blanche en tant qu'il la tourne vers l'imagination, la rend plus artiste, lui prête des ailes plus vastes. »



Voici dans cet ordre d'idées quelques-unes des hypothèses que l'on pourrait faire sur les Bafias. Ceux-ci, bien que placés sur la grande route d'invasion Foulbé, ne semblent pas avoir été « bousculés » autant que les autres tribus par ce mouvement. Ils ont formé un noyau résistant, de race pure (ce que leur physique solide et énergique tendrait à confirmer), et les invasions successives ont dû contourner plutôt qu'affronter le bloc qu'ils constituaient. Or, pour s'imposer il faut souvent s'opposer, et il est possible qu'avec l'aide de leur Société secrète influente, l'Eloumé, (1) ils aient cherché à conserver,

---

(1) L'Eloumé n'est pas sans rappeler le rite So sur lequel nous avons pu avoir, par d'anciens adeptes, des informations plus complètes.

So veut dire « antilope rouge » et la viande de cette antilope, consommée dans des fosses rondes, est interdite aux non initiés et en tout cas aux femmes qui ne peuvent pas faire partie du So.

Celui-ci est une sorte de confrérie composée des gens les plus intelligents et les plus forts des tribus. Leur marque distinctive est trois petites incisions sur la nuque.

Les enfants de la tribu étaient initiés en deux degrés : d'abord vers dix ans, âge aux environs duquel ils apprenaient la chasse et la pêche sous la direction d'un ancien adepte : c'était une sorte de scoutisme.

Mais le véritable So s'adressait aux adultes, et comportait de véritables épreuves d'initiation. En particulier, fustigation du postulant passant entre deux rangs d'adeptes, armés de bâtons. Il était entendu que le candidat devait courir à travers cette haie, ... le bras levé : « ce ne sont pas les jeunes gens d'aujourd'hui qui sortiraient vainqueurs d'une pareille épreuve », nous disait le vieillard qui nous expliquait cela...

L'initiation comportait également un long séjour en brousse, pouvant durer six mois, sans femmes, et marqué par des opérations de chasse, de pêche et parfois même de guerre contre les tribus voisines.

Cette sorte de carême, de retraite guerrière, était suivie d'un retour triomphal dans la tribu. Alors avaient lieu ces belles danses pesantes du So qui se terminaient en général par des orgies sans fin.

Aucune femme ne résistait à un So, qui était tabou, et contre

en les accentuant, les plus anciennes traditions des tribus noires.

Tout en laissant libre cours à une fantaisie, à une gaité et à un entrain sans égal, la rude vie qu'ils menaient, le système des femmes volées qu'il fallait ensuite défendre, en même temps que certains exercices violents, entretenaient les Bafias dans le goût de la lutte. Tout leur était bon pour endurcir leurs hommes. Ils avaient créé une aristocratie du rapt, les ravisseurs étant l'objet d'une considération particulière qui se marquait par des bijoux spéciaux.

Dans ce système, les changements incessants de noms signifiaient peut-être que la tribu formait une union amicale, ennemie du sens de la propriété, mais exaltant une sorte de

qui on ne pouvait prendre des mesures de répression. Ces éléments formaient ainsi une caste privilégiée, dont les attributions se résumaient ainsi :

1° Quand un péché grave avait été commis dans un village, un inceste, par exemple, on convoquait le So qui lavait le péché par des danses d'expiation.

Les danseurs, barbouillés de chaux blanche et rendus ainsi invulnérables, des queues accrochées dans le dos pour chasser les démons, scandant leurs pas avec de gros paquets de coquillages ajustés aux chevilles, sont une des choses les plus curieuses que l'on puisse voir au Cameroun. Il est impossible d'oublier ces ballets, aux figures imposées par la coutume, ces flûteaux de charmeurs de serpents, ces mains levées en souvenir des épreuves d'initiation, ces gestes obscènes appelant la fécondité et non le péché, cette gravité trépidante...

2° Entretenir l'esprit sportif, le courage et la virilité de la tribu.

3° Constituer une sorte de franc-maçonnerie, gardienne des coutumes et susceptible de donner des mots d'ordre exécutoires sous peine de mort. C'est la raison pour laquelle les Allemands avaient dès leur arrivée, décrété l'abolition complète de ces sociétés au Cameroun. Celles-ci représentaient également la loi qui manque totalement en pays noir et étaient une forme rudimentaire de l'inégalité obligatoire et nécessaire que l'on trouve à l'origine de toutes les sociétés humaines.

communauté et d'esprit de tribu susceptible de la garantir comme une belle termitière contre les intrusions étrangères.

Cette tribu-Bafia comprenait, avec les tribus qui avaient adopté les mêmes coutumes, environ 22.000 individus. Son originalité n'est pas seule en pays noir et d'autres civilisations se sont créées ailleurs. L'art de Foumban est lui-même un phénomène étonnant d'individualité créatrice. Il ne semble donc pas qu'il faille ramener à de trop grossières organisations ces systèmes cohérents...

\*  
\* \* \*

Trois autres catégories de noms montrent également qu'il ne faut pas exagérer l'inconscience des tribus primitives. Il s'agit des noms ou plutôt surnoms donnés aux enfants, aux femmes esclaves et aux femmes que leur mari aime...

Rappelons l'amour des Noirs pour les petits enfants, surtout lorsqu'ils ne sont pas encore sevrés, c'est-à-dire jusqu'à deux ans environ. Cet amour s'efface, un peu comme chez les animaux, lorsque l'enfant grandit. Rappelons aussi l'indépendance naturelle aux noirs, qui n'y voient pas malice : les enfants vivent dans la même pièce que leurs parents et s'amuse ensemble comme des petits chiens.

Les noms d'enfants se donnent jusqu'à 5 ou 6 ans. Si l'enfant est déjà précocement sévère ou sérieux, on l'appellera « le petit homme ou le petit vieux » ; s'il veut donner des leçons ou faire des manières : « celui qui enseigne » ; si déjà il s'intéresse aux petites filles, on l'appellera « celui qui regarde du côté des petits pagnes ». Nous retrouvons là Freud et son école... Enfin on pourra l'appeler : « celui qui n'est pas encore circoncis », mais ce serait là l'humilier et lui rappeler qu'il n'a pas encore droit de cité parmi les grandes personnes.

Il est des noms d'enfants plus précis qui prouvent que l'indigène est vraiment peu pudibond et ne craint pas de scanda-

liser des enfants par des sujets qui dans d'autres sociétés resteraient prohibés. Le Noir est naturel et une sexualité en bon état de fonctionnement représente pour lui un espoir de richesse et d'avenir.

### NOMS D'AMOUR.

Nous avons dit que le Noir polygame n'attachait pas la même importance à toutes ses femmes. Il n'est pas, comme en pays musulman, obligé de partager entre elles ses ressources et ses faveurs. Il en a de principales qu'il a payées cher et qui sont fières de l'avoir été (1). Mais à côté de ces véritables épouses, il possède des femmes ; ou bien héritées, bien commun de la famille, âgées, veuves de père, de frère, qui reviennent à l'héritier normal ; ou bien domestiques, prises souvent par lui dans des tribus autochtones conquises par la tribu maîtresse (ces tribus, tolérées sur le territoire conquis, doivent ainsi accepter une sorte de servage). Ces femmes, de peu de prix, plutôt servantes et concubines, subissent souvent des surnoms peu sympathiques que le mari ne se permettrait pas d'appliquer à ses véritables femmes.

Le Chef de famille appellera, avec une nuance d'ironie, les femmes qui font ainsi seulement partie de la *gens* : « celle qui est épuisée de travail, la mauvaise bouche (dans le sens de mauvaise langue), celle qui est toujours en fuite et veut toujours retourner chez ses parents, celle sur laquelle est le mauvais sort. » Il entre ainsi dans ces dénominations une

---

(1) Au point que l'Administration est moins exigeante que la tribu et que la dot effective est plus forte que celle marquée sur les registres de la Région.

nuance de mépris (1). Ce sont ces femmes-là qui représentent le bétail humain.

Il n'en est pas de même pour les autres femmes et le choix du mari se marquera par des surnoms que l'on peut appeler hardiment « nom d'amour », surnoms que le mari donne dans la case ou sur la place du village à la femme qu'il préfère. Ces noms d'amour semblent peu connus et les Blancs que nous avons interrogés au Cameroun ont paru, en général, ignorer leur existence.

Ceux-ci sont donnés par les maris à leurs femmes, alors qu'inversement celles-ci ne se permettraient pas d'agir de même façon avec leur seigneur et maître, ou du moins très rarement : on peut citer en effet une exception : un nom qui à notre sens est splendide ; une femme peut appeler son mari ou son amant : « beau comme moi », réplique du mot évangélique : « ils ne feront qu'une seule chair »...

Ces noms seront soit stéréotypés et équivalents à « ma chérie », soit plus caractéristiques et s'appliquant au caractère particulier de la femme.

Parmi les premiers, on trouve : « ma belle ; mon trésor :

---

(1) Mais ce mépris lui-même prouve que ces femmes sont souvent à la charge du mari. La polygamie n'est pas, comme certains pensent, une question sexuelle, mais une nécessité familiale en ce qui concerne le travail, une nécessité sociale en ce qui concerne le refuge à donner à certaines femmes qui trouvent dans la polygamie, en cas de veuvage ou de vieillesse, l'asile qui leur est indispensable.

Nous touchons ainsi du doigt, d'une part les difficultés qu'il y a pour le christianisme à supprimer la polygamie considérée comme règle sociale, d'autre part la facilité relative avec laquelle les missionnaires parviennent à dissocier des familles dont les membres ne sont pas du même pied et parmi lesquels l'homme a déjà fait son choix.

La lutte contre la polygamie consistera surtout à amener des maris qui ont déjà une femme réelle à ne pas s'en procurer d'autre.

mon utilité ; mon cœur ; mon espérance ; ma colombe », la colombe étant en l'espèce le pique-bœuf.

De même, dans le bled marocain, on donne volontiers à l'objet aimé les noms des objets de la case et de préférence de ceux où il enferme ses petits trésors : d'où « mon petit coffre ; ma petite callebasse ; ma petite sacoche ; ma petite dame-jeanne ».

Mais ces petits noms d'amour peuvent évoquer également — cas plus intéressant — les qualités de la femme et l'ingéniosité déployée est souvent un reflet de l'amour inspiré. Le mari amoureux appellera ainsi sa femme : « celle qui est serviable », ou bien « celle qui est toujours prête ». Quelquefois le nom d'amour, se résume en une formule telle que : « enterrez-moi », c'est-à-dire : si vous voulez cette femme, il faut que vous me passiez sur le corps, vous ne l'aurez qu'à ce prix, ou encore, « quand même » : les proches avaient déconseillé ce mariage, qui n'eut lieu qu'après mille difficultés. Quelquefois encore, ce sont des maximes telles que : « le mariage est un ami. »

Il peut être fait allusion à la jalousie du mari : « celle dont on est jalouse, celle que voudrait autrui » ou encore « celle qui gaspille le voisinage », parce qu'elle apporte le trouble dans la vie calme du village et vous brouille avec vos amis : « une poule survint ». D'autres surnoms seront ironiques, par exemple : « celle qui est belle de peau et vilaine de cœur » ; ou encore « celle qui est détestée », alors que pour ce dernier surnom, le mari veut dire qu'il ne l'en aime que davantage : l'équivalent chez nous de « petite vilaine, petite peste », ou « l'idiot » que la femme jette au visage de l'ami qu'elle commence à aimer.

Certains noms, enfin, sont toute une histoire ; par exemple, une femme attendue longtemps s'appellera « celle qui m'a calmé ». Dans certains cas (non confirmés), le mari donnera à sa femme un nom qui veut dire « belle-sœur ». Serait-ce une

façon d'invoquer l'amitié qu'il a pour sa femme, qui est une amie en même temps qu'une épouse? Serait-ce une politesse faite à la famille du beau-père?

A noter que certains de ces noms d'amour ont pu anciennement devenir de véritables noms. Tel un nom Ewondo, qui veut dire : « l'amour » : en Afrique noire il n'y a pas et ne peut y avoir de cloisons étanches entre noms et sobriquets.

### LES NDAN.

Nouvelles créations spontanées, ces noms d'amour nous amènent si naturellement aux « Ndan » qu'il nous faut dire un mot de ces curieux « indicatifs » (1). Ceux-ci, où toute la

---

(1) Nous trouvons dans la grammaire Ewondo les éclaircissements suivants : « Les Ewondo sont dotés, de par le génie de leur langue, de ce qu'on pourrait appeler une téléphonie sans fil. L'instrument s'appelle « Nku ». C'est un tronc d'arbre évidé par une large fente longitudinale pratiquée dans le flanc... Cette fente se nomme la bouche ; cette bouche possède deux lèvres : la lèvre inférieure, c'est-à-dire la plus près de l'homme qui frappe le tambour, rendra sous le coup des baguettes des sons aigus... L'autre lèvre donnera un son grave, une tierce environ au-dessous de l'autre ton.

« Le Nku parle la langue Ewondo, uniquement en reproduisant les tons du langage parlé. Et par ce moyen, les Noirs se téléphonent les nouvelles, livrant à tous les vents les secrets de leur conversation. Les phrases sont convenues d'avance, mais elles sont si nombreuses que les Ewondo peuvent tout dire sur le Nku. Le langage du Nku n'est pas un secret entre initiés : les femmes et les enfants le comprennent. Les phrases du Nku se nomment Ndan. En naissant, chaque enfant reçoit avec son nom son Ndan, qui, sa vie durant, servira à l'appeler sur le Nku.

*Mécanisme :*

- 1° Coups d'annonce : tout le monde écoute.
- 2° Ndan de celui qu'on appelle : celui-là seul continue d'écouter.
- 3° Ndan de celui qui appelle.
- 4° Paroles à transmettre.
- 5° Coups d'annonce de la fin.

fantaisie du Noir peut se déployer à son aise, sortes de devises imposées à chaque individu par la tribu, ne sont pas sans rappeler certains de ces petits jeux pratiqués, surtout au xviii<sup>e</sup> siècle, dans des milieux un peu populaires : Société dont la gâité puérile et moqueuse ressemblait un peu, pourquoi pas, à celle de ces Noirs. Au point de vue sonorité, ces phrases modulées font penser également aux phrases calquées sur nos refrains militaires.

Ces devises, dont nous retrouvons aussi la trace (au point de vue forme et non usage) dans les tribus berbères du Grand Atlas et leurs « ahidous », ne s'appliquent pas toujours exactement à la personne considérée. Ils peuvent être une sorte de proverbe, une bêtise, une lapalissade, un refrain de chanson, une « scie » à la mode qui a couru comme le furet des bois...

On le choisira autant pour son rythme et sa sonorité que pour sa signification propre. Tout de même, comme il est l'attribut de l'individu, il reflète quelque chose de sa vie et de son identité et termine ainsi la série envisagée ici : noms, prénoms, surnoms, petits noms, Ndan.

Voici quelques exemples :

d'abord « ndans » à allure de proverbe :

*La souche ne tremble pas.*

*L'homme meurt sans savoir où il sera enterré.*

*La nuit, l'amour est un besoin.*

*Rien ne sert de voler.*

*Qui a la terre a la richesse.*

*Le bien est rarement payé de retour.*

Ensuite, pensées religieuses :

*Les choses du Ciel ne sont pas des bagatelles.*



Ou lapalissades :

*Une petite fille n'est pas vieille.  
Aussi longtemps que le message ne part pas,  
la femme invitée ne se dérange pas.*

Ou allusion directe ou indirecte :

*Le village le hait.  
Génial pour la guerre quand elle est loin.  
Un bruit de coucherie se répand partout.  
Va devant, je suis...  
Qui se retrouvent heureusement sur le chemin.  
Ma belle-mère est morte, sa fille n'ira donc plus la voir.  
Une femme sérieuse ne badine pas avec un célibataire.*

Ou appellation glorieuse réservée aux chefs. Ainsi le Chef supérieur Charles Atangana, dont un des administrés avait précisément pour Ndan la devise suivante :

*Tu es du pays d'Atangana : on doit donc te faire des misères.*

et qui après s'être fait construire une belle maison avait fait un voyage en Europe, a-t-il pris successivement pour Ndan :

*La maison aux neuf toits.  
Les Nations me connaissent.*

\*  
\* \*

Ce système des Ndans est propre aux Ewondo, dont la langue se prête admirablement à cette façon de transmettre les messages.

Nous aurions voulu dresser la liste des tribus qui utilisent le même procédé : nous n'avons pu le faire.

Il serait d'ailleurs nécessaire d'établir, suivant la méthode

préconisée par M. Van Gennep, des atlas de coutumes, tant pour ces N dans que pour certaines catégories de noms : noms d'animaux, de rivières, d'objets, etc.

On trouverait certainement ainsi la trace de migrations anciennes. Également les degrés observés vers la fantaisie des noms peut appeler l'attention sur la qualité de l'intelligence des tribus, la nature des choses qui les entourent et la vie même du village.

### CONCLUSION.

Nous voici arrivés au terme de cette étude. Il semble que ces noms de toutes catégories aient rempli leur office et nous aient assez bien instruits sur la société noire.

Celle-ci apparaîtra dans cet essai comme éminemment sympathique. De fait, elle l'est. Mais il ne faut tout de même pas oublier que d'autres défauts lui sont congénitaux : en particulier l'absence de méthode en toutes choses et une vanité sans bornes. Ces défauts sont surtout visibles chez le Noir qui est sorti de son village. Pour celui qui y est resté il demeure profondément humain et ses raisonnements, pour nous sembler étranges, et souvent absurdes, ont une raison d'être qu'il faut aller chercher dans les nécessités mêmes de la vie et de sa conservation.

Mais il faut se hâter si l'on veut comprendre cette psychologie qui fut celle de beaucoup de nos sociétés au début du monde. Déjà le Noir sous l'influence des Blancs « perd » ses coutumes. En moins de trente ans, une administration soucieuse d'asseoir une fois pour toutes les impôts sur un dénombrement exact, oblige le Noir à fixer ses noms, dont seule la genèse nous intéresse.

Le Noir, sensible, instable, heureux de s'assimiler aux

Blancs, a vite fait d'oublier ce qui faisait autrefois sa fierté. Ce sont des travaux du genre de celui-ci qui permettront quand il en est temps encore de

*donner un sens plus pur aux mots de la tribu.*

\*  
\* \*

Les noms, à l'origine, étaient de fait si purs que dans la Genèse, par exemple, ils ne se répètent jamais et, à une nouvelle naissance, correspondait un nouveau nom. Le Seigneur donne lui-même à Abraham l'ordre d'appeler son fils Isaac et, plus tard, de changer le nom de Jacob en celui d'Israël. Le nom détermine le destin de l'homme et de sa famille, de même que chez les Chaldéens, les Mages croyaient que chaque homme avait droit à une étoile personnelle.

\*  
\* \*

Cette imagination créatrice, dont nous avons vu le processus, montre aussi que le Noir, naturellement anarchiste, se décide, sous l'impulsion du moment, et ne saurait avoir ni traditions fermes, ni un sens de l'Histoire qui n'existe pas chez lui (1).

---

(1) Mais, instinctif comme un animal, intelligent et observateur, le noir sent ce qui lui est bon et lui fera du bien et, l'expérience aidant, peut par moment donner au système dans lequel il vit une apparence de cohérence que certaines confréries religieuses contribuent à maintenir.

Toutefois, des religions ordonnées, comme l'Islamisme ou le Christianisme, fixent chez lui des tendances religieuses et une compréhension profondément humaine des sentiments naturels, que l'on ne saurait lui dénier.

\*  
\* \*

Mais c'est surtout au point de vue psychologique que ce goût des sobriquets est curieux en soi. Il est de fait universel : Kipling, Fenimore Cooper, certains romans « apaches » nous y ont habitués. Ce sont des noms aussi pittoresques que nous retrouvons chez le Noir et ils se les renvoient eux-mêmes comme des balles, en aimant tout le sel et parfois toute la drôlerie.

Nous sommes loin des noms abstraits que sont les nôtres, noms dont nous ignorons en général le sens, loin des prénoms eux-mêmes qu'inspirent tout au plus une tradition familiale, un certain snobisme ou la lecture des journaux de mode.

\*  
\* \*

Il semble bien que dans ce goût inné des sobriquets, il y ait une idée de déguisement qui permet à l'homme de se donner une identité de rechange et de trouver ainsi un dérivatif à la vie quotidienne.

Que ce soit dans les pièces de Shakespeare, les cerveaux de nos enfants ou l'imagination noire, on trouve ce goût de la Comédie, voire du Théâtre auquel la nature équatoriale prête d'ailleurs un décor tout posé.

Le nom est ainsi pareil au costume (il en est qui habillent bien, d'autres qui sont pareils à tous les autres) ; ceux des noirs ont tout le clinquant et toute la fraîcheur d'un grand bal costumé.

Le Tigre et l'Antilope y font bon ménage, la Houe, le Tam-Tam et l'Amour ont fait une entrée remarquée, les mille trésors de la vie quotidienne ont dansé un ballet délicieux... et la fête continue...

FRANÇOIS REYNIERS.

# LA MÉDECINE ÉGYPTIENNE

## AU TEMPS DES PHARAONS.

L'Égypte ancienne, cette terre de poésie, d'art et de spiritualité, passionne depuis plus d'un siècle l'imagination du monde occidental. Modelée par le «sculpteur des sculpteurs», par le «potier des potiers», tel que nous le raconte une inscription d'Edfou, l'Égypte, miracle du Nil aux sept cataractes, — ce fleuve immense qui en fit la fortune, — s'étendait dans sa riche vallée et son delta. Fortifiée de tous côtés par la nature, protégée par ses barrières désertiques, et par les mers contre les invasions, elle put, comme le remarquait si justement Diodore de Sicile, être le berceau d'une des plus anciennes et des plus fertiles civilisations connues.

L'épanouissement de cette civilisation, l'histoire et la vie prodigieuse du peuple égyptien au cours de quatre mille ans d'évolution, nous sont contés par les inscriptions des tombeaux, des stèles et des statues, des temples aussi, parmi lesquels les grandes Pyramides, majestueux «actes de foi», selon l'expression de Moret, nous apparaissent comme les demeures vivantes du silence et de l'éternité. C'est aux portes du désert, près de ces monuments grandioses, que

nous avons désiré méditer sur le passé, vers les sources mêmes de la pensée égyptienne.

Malgré leur insuffisance pour tout connaître de ce glorieux passé de l'humanité, les sources médicales et historiques laissées par l'Égypte ancienne sont relativement nombreuses et très intéressantes. Ce sont des squelettes et des momies qui nous renseignent sur les maladies et les malformations de l'époque, paléopathologie qui fut très attentivement mise à jour par les beaux travaux de Sir Armand Ruffer. Ce sont aussi des inscriptions hiéroglyphiques et des gravures, des peintures murales, couvrant les parois des tombeaux, les colonnes des temples, les stèles; ce sont encore des papyri et des récits laissés par les historiens de l'antiquité, surtout Hérodote d'Halicarnasse qui voyagea en Égypte vers 450 et Diodore de Sicile qui parcourut la vallée du Nil de 60 à 57 avant J.-C. Mais ces documents «historiques» sont souvent suspects, car leurs auteurs ne comprenaient qu'imparfaitement l'âme et l'expression égyptiennes, si nuancées et tant imagées; aussi les meilleures bases d'étude sont-elles encore les papyri médicaux.

Cette littérature médicale remonte à l'Ancien Empire. Une preuve en est dans une inscription de la V<sup>e</sup> dynastie, qui nous raconte que le Pharaon Neferirkere, inspectant à Thèbes de grands travaux dirigés par son Vizir et premier architecte, le vit soudain perdre connaissance. Le roi fit appeler ses médecins royaux et consulter dans sa bibliothèque les écrits concernant de tels accidents pathologiques. Ces médecins vinrent avec leurs livres sacrés et annoncèrent à leur maître que l'architecte était perdu. Ainsi les textes médicaux, la science médicale elle-même sont parmi les premières créations de la civilisation égyptienne.

Le papyrus le plus riche est celui d'Edwin Smith. Il avait été découvert par des Arabes dans un tombeau des environs de Thèbes en 1861, et acheté par Edwin Smith en 1862.

A la mort de ce dernier, il fut remis à la société historique de New York et publié en 1930 par J. H. Breasted, de l'Université de Chicago.

Il comprend trois parties principales dont la première est une collection de quarante-huit cas de pathologie externe commentée, la seconde une série d'incantations pour chasser et éloigner l'année de la peste, et enfin la troisième est le début d'un livre, pour transformer un vieillard en un jeune homme !

A côté du papyrus d'Edwin Smith, celui d'Ebers qui provient de Thèbes, lui aussi, et qui se trouve à la bibliothèque de l'Université de Leipzig, contient près de neuf cents prescriptions concernant les maladies les plus diverses. Le grand papyrus Brugsch de Berlin, trouvé aux environs du Caire près des ruines de Sakkarah, provient vraisemblablement de la bibliothèque médicale du Temple de Ptah, et fut traduit par Brugsch et Chabas. Le papyrus de Hearst, découvert en 1901 par les savants de l'expédition de Californie, contient 260 prescriptions contre les maladies les plus variées, de l'intestin et du cœur, de la vessie et de la poitrine, contre les empoisonnements par morsures de serpents, de crocodiles, de fauves ou d'hippopotames. Le papyrus Kahoun fut découvert par Flinders Petrie en 1888 dans les ruines de cette cité de la XII<sup>e</sup> dynastie. Citons encore le papyrus de Leyde qui traite de la magie médicale, et celui de Londres qui date de la XVIII<sup>e</sup> dynastie et contient 63 formules magiques ou remèdes contre les maladies des yeux si fréquentes dans le Proche-Orient, contre les brûlures et les maladies des femmes, — enfin le papyrus Harris et quelques fragments inédits.

D'après ces textes, ces gravures, ces peintures, la médecine avait été créée par le Dieu du Sacerdoce, Toth, qu'on appela aussi par la suite Hermès. Toth, inventeur de la Médecine, avait aussi apporté aux hommes le langage et l'écriture, la

géométrie et l'arithmétique, l'astronomie et la science des sons et des rythmes; il avait aussi imaginé les cérémonies religieuses et les rituels, les danses et la gymnastique et il inspirait les artistes, les sculpteurs et les architectes.

Ainsi la médecine était-elle une science sacrée dont le caractère spécial, sa révélation aux hommes, est commun à toutes les traditions médicales de l'Orient. — A côté du Dieu Toth, le Dieu Osiris, et surtout Isis son épouse fidèle et bienfaitante, véritable déesse de la Médecine, leur fils Horus, le Dieu de la santé et de la vie, de la maladie et de la mort, présidaient aussi aux rituels médicaux et étaient invoqués pour délivrer l'homme des maladies. Et Sekhet, la déesse à tête de lionne, était adorée comme l'inspiratrice des chirurgiens et de la chirurgie. D'après une ancienne légende, elle avait eu un fils du Dieu Ptah, qui se nommait Imhotep. On le représentait toujours sous les traits d'un jeune adolescent, coiffé d'un serre-tête, assis et le regard pensif, tenant dans les mains un papyrus déroulé. Les malades avaient une telle confiance en lui qu'ils se rendaient dans les temples, s'étendaient au pied de la statue, afin qu'il leur apporte en songe la guérison. En réalité, Imhotep avait été un médecin célèbre de la III<sup>e</sup> dynastie qui, semble-t-il, fut déifié sous la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Il protégeait les âmes des morts et ses prêtres étaient chargés de diriger les opérations des embaumements.

Ces Dieux puissants et bienfaisants qui veillaient sur le destin de l'Égypte semblaient bien indispensables aux riverains du Nil qui voyaient les épidémies accompagner les crues du fleuve, et les tempêtes de sable souiller l'air du pays au retour du printemps.

Aussi c'est dans les temples de ces dieux que les Égyptiens étaient initiés à la sagesse médicale. En effet, les médecins étaient recrutés dans les collèges sacerdotaux que possédaient les capitales des grandes provinces égyptiennes. Ils dépendaient d'une puissante hiérarchie dont l'influence morale,



et la vaste érudition rayonnaient dans le monde extérieur. La pureté, la propreté, la simplicité, la sagesse et la science constituaient les qualités qu'ils essayaient de développer en eux. Vêtus de toile fine et blanche ils se rasaient la tête et se couvraient les épaules d'une cape légère ou d'une peau de léopard.

Dès les premières dynasties, les collèges de Memphis, d'Héliopolis et de Saïs, de Thèbes, avaient acquis une grande célébrité et constituaient de véritables universités où la théologie, l'écriture sacrée hiéroglyphique, les mathématiques, la géométrie, l'astronomie aussi bien que la médecine étaient enseignées. Ces écoles avaient un régime très sévère, les jeunes hommes qui désiraient y être initiés, et qui se préparaient au sacerdoce, étaient voués à la chasteté et au silence.

Certains jours fastes, les malades se rendaient en foule dans les temples pour y être soignés. Là les médecins et leurs élèves donnaient leurs soins et observaient les rites de purification. Autour de ces temples, de vastes jardins botaniques où les plantes sacrées et les arbres à encens étaient cultivés, étendaient leurs ombrages reposants.

Dans une annexe du temple, voisine de la bibliothèque où Toth veillait en personne à la conservation des trésors et des secrets, un laboratoire, une pièce spéciale dont les murs étaient gravés de formules magiques et de recettes constituait une sorte de pharmacie où l'on préparait tous les remèdes.

Ainsi, dans ce cadre solennel, les jeunes médecins attendaient l'heure de l'initiation. Ils s'engageaient alors à ne jamais rien révéler aux profanes des arcanes de la science, et étaient soumis aux épreuves du feu, de la terre, de l'air et de l'eau. S'ils triomphaient, c'est qu'ils avaient vraiment l'âme bien trempée, et ils recevaient alors les pouvoirs et les signes de leur nouvel état de prêtres médecins. Vénérés à

ce double titre, la monarchie égyptienne leur accordait deux privilèges généraux, ceux de ne payer que le demi-impôt et d'assister à toutes les cérémonies publiques. Le Pharaon choisissait parmi les meilleurs ses médecins profanes auxquels il accordait les plus grands pouvoirs.

Aussi bien, les médecins qui sortaient des collèges sacerdotaux, occupaient un rang de premier plan dans l'État et la Cité. Au sommet de la hiérarchie sacerdotale, ils avaient une influence bienfaisante. Ils se plaisaient d'ailleurs à faire connaître les collèges dans lesquels ils avaient étudié, et un médecin célèbre proclamait ainsi ses titres :

«Je suis sorti de l'école de Médecine d'Héliopolis où les sages vieillards du grand Temple m'ont indiqué leurs remèdes.

«Je suis sorti de l'école gynécologique de Saïs, où les mères divines m'ont donné leurs recettes.

«Je possède les recettes composées par Osiris en personne, mon guide a toujours été le Dieu Toth, inventeur de la parole et de l'écriture, lui qui seul sait donner la gloire et le pouvoir aux magiciens et aux médecins qui suivent ses préceptes.»

Dans l'ensemble, les médecins égyptiens étaient fort réputés et les grands monarques d'Asie et d'Asie Mineure en avaient eu à leur service au cours de toute l'antiquité.

D<sup>r</sup> André BRUNEL.

# UNE VIE A TATONS

(ROMAN).

## I

Vers les trois heures le métro se décongestionne, les Parisiennes aisées s'y risquent, et le wagon de première classe prend sur certaines lignes des airs de salon ambulant.

Aussi est-ce sans fausse honte qu'au démarrage de *Villiers* s'abordent, amincies par la mode et le cou encerclé de perles, M<sup>mes</sup> Démoulin et Renouard. A peine assises, leur conversation s'engage dans une voie aussi dépourvue de pittoresque que l'est celle suivie par la rame qui les cahote.

Cossues seulement du fait de la guerre, ces dames se connaissent depuis quelque vingt ans si c'est se connaître que de se rencontrer une dizaine de fois par saison dans une cérémonie mondaine.

Mais voici que leur conversation abandonne le lieu commun. M<sup>me</sup> Démoulin a demandé à M<sup>me</sup> Renouard des nouvelles de son fils, et en particulier s'il ne va pas se marier bientôt.

— Robert, soupire M<sup>me</sup> Renouard, ah ! il me donne bien du souci ! Figurez-vous qu'il juge toutes les jeunes filles qu'on lui présente trop *snob* et trop frivoles. C'est un original qui ne fréquente, en fait de théâtre, que les *Français* et le *Vieux-Colombier* et qui ne lit que des économistes, des philosophes

ou des poètes. A trente-huit ans il veut vivre simple et tranquille. A quoi bon avoir fait fortune et demeurer à la tête d'une affaire prospère !

— Curieux, enchaîne M<sup>me</sup> Démoulin ; ma fille Jacqueline, qui a vingt-sept ans, est jusqu'à un certain point la réplique de votre fils. Non pas qu'elle gagne beaucoup d'argent avec ses pinceaux — vous savez qu'elle a exigé de devenir peintre — mais elle éclate de rire au nez de tous les jeunes gens de notre monde qui sollicitent sa main. Et elle aussi aime la littérature avancée.

Lors les deux dames de s'écrier à l'unisson :

— Ah ! les enfants d'aujourd'hui . . .

Mais le mélancolique silence qui s'ensuit ne se prolonge pas. L'arc détendu de sa bouche raffermi par l'espoir, M<sup>me</sup> Démoulin, à mots comme enfilés, égrène déjà un projet :

— Peut-être . . . qui sait . . . ces deux natures exceptionnelles . . .

— . . . pourraient s'adapter, complète M<sup>me</sup> Renouard, radieuse à l'idée de délivrer son fils d'une maîtresse qui le rend heureux.

L'esprit de finesse aiguisé par ce rêve matrimonial, les deux mères, écartent toute présentation cérémonieuse, adoptent un plan plus conforme aux goûts de leurs hulubulus de rejetons. Robert téléphonera à Jacqueline pour demander à visiter son atelier qui dépend de l'appartement paternel. Ainsi seront sauvées les convenances sans tierce présence. Ces dames ont senti qu'elles n'ont chance de remporter la victoire qu'en fuyant le champ de bataille.

## II

Robert Renouard est un garçon *de son temps*. Ses tendances artistiques sont sans doute les « restes sacrés » d'une vocation littéraire qu'il étouffa résolument vers sa seizième

année, alors que périlait la fortune familiale. Il y parvint d'ailleurs sans grand mal, grâce à l'hérédité vivace d'un grand-père alsacien venu en sabots à Rouen et qui, en quinze ans, s'était constitué une replète aisance à parcourir les départements, sa balle de colporteur au dos. La quarantaine atteinte, ce sage fruste s'était mis à vivre de ses rentes. jugeant inutile de capitaliser pour le futur agrément de sa progéniture. Doué de la même modération, le petit-fils se gardait d'user sa vigilante intelligence à développer ses affaires. La maison Robert Renouard n'en résista que mieux aux raz-demarée commerciaux qui surgirent aux lendemains de la guerre 1914-1918.

Cette sagesse, il entendait encore s'en inspirer dans la conduite de ses affaires de cœur. Il ne cherchait pas la passion, voire la volupté. L'affection paisible, modérée, hygiénique oserait-on presque dire, d'une femme qu'assouplit sa volonté, voilà en somme l'idéal non de son instinct, mais de sa raison raisonnante. Celle-ci tient compte d'une santé pauvre sinon fragile, d'une santé dont tout excès épuiserait le capital.

Pour le moment Robert se trouve dans l'état de sécurité qu'il s'ordonne de qualifier *bonheur*. Il a pour maîtresse une veuve de son âge, de bonne famille, mère de deux enfants, qui l'aime, fait ses trente-six caprices et aspire à une « régularisation » que Robert envisage sans déplaisir mais aussi sans impatience. C'est qu'il porte en lui le deuil obscur de l'artiste qu'il n'aura pas été. Il aurait besoin que sa compagne, aux heures de loisir, le promenât au moins dans cette Forêt de Brocéliande qu'il a renoncé à explorer. Il conserve d'ailleurs la nostalgie des divertissements intellectuels qu'il savoura avec une de ses maîtresses, Juliette, lettrée et musicienne, intensivement cultivée, que la tuberculose lui a ravie.

Or, M<sup>me</sup> Crosier laisse en friche toute une partie de son intelligence et de sa sensibilité. Cette lacune, Robert se défend de la reconnaître. Sa proche quarantaine prendrait

volontiers pour devise le mot désabusé d'Henri Bataille : « Le Bonheur, c'est de ne pas souffrir. » S'il ne partage pas la frénésie de plaisirs de la plupart de ses contemporains, il leur est néanmoins apparenté, puisque sa sagesse s'échafaude non sur un principe religieux ou philosophique, mais sur une simple *hygiène morale*. Sa clairvoyance lui indique que la Vie tient trop bien notre comptabilité pour que de grandes joies ne se balancent pas presque toujours par de grandes souffrances.

Aussi est-ce avec méfiance qu'il accueille les ouvertures de sa sœur Hélène concernant M<sup>lle</sup> Démoulin :

— Pourquoi risquer de compliquer mon existence ? Je suis très bien comme je suis.

Rouée, Hélène se garde de se montrer chaleureuse :

— Va simplement la voir. Que risques-tu ?

Il est probable que Robert ne se prendrait pas au piège tendu par l'*Aventure* si M<sup>lle</sup> Jacqueline Démoulin n'était la grande fille bien découplée dont l'attirance s'impose physiquement à sa chétive stature. Il ne l'avait rencontrée qu'une fois dans un bal, voilà dix ans ; cependant, à la seule résonance du nom, s'est dispersée la poussière d'oubli dont se voilent à la longue les *clichés* de nos souvenirs.

### III

— Mademoiselle Jacqueline Démoulin ?

Robert se félicite lui-même de la désinvolture que révèle son intonation. Puis d'un pas égal il suit la femme de chambre à travers une galerie d'une rassurante platitude. Sa quiétude résiste même à la fantaisie de l'escalier en colimaçon soudain découvert dans un renforcement ténébreux. Délibéré, il en gravit les marches raides tandis que son guide l'abandonne en lui déclarant :

— Mademoiselle travaille. Vous n'aurez qu'à frapper.

En haut, les deux coups nets dont il heurte la porte de chêne confirment sa parfaite possession de soi. Il se raillerait presque de l'appréhension manifestée l'avant-veille devant Hélène. Le sphinx féminin ne l'épouvante plus. Il se sent sûr d'expertiser lucidement les chances de bonheur que, ce seuil franchi, le destin va lui proposer.

— Entrez.

La voix, d'une ferme douceur, est exempte de toute timidité ou contrainte. Robert pénètre dans l'atelier.

Quelques secondes d'émerveillement devant le tableau naturel qu'encadre la large et haute baie vitrée, par delà la tranchée profonde de six étages du boulevard de Clichy. Toute la Butte-Montmartre, inondée de soleil, escalade le ciel. la Basilique tendue, semble-t-il, en offrande par l'effort des maisons pressées dru l'une contre l'autre.

L'austérité soutenue de l'atelier rend hommage à l'émouvant paysage et la simple robe grise s'impose au visiteur comme la preuve suprême d'un goût soigneusement développé. Ses larges yeux pers, francs et calmes, comme fleuris de bienveillance, M<sup>lle</sup> Démoulin, d'une marche plus libre encore que souple, s'est avancée vers lui, la main tendue.

Un *shake-hand* qui ne s'alanguit pas. Aucune entrée en matière hypocrite, aucune transition laborieuse. Avec un tact dépourvu de toute afféterie mais qui reste très féminin, Jacqueline reçoit Robert en camarade.

Bientôt, en s'excusant, elle a repris ses pinceaux, et ils n'en sont que plus à l'aise pour causer.

La conversation rebondit sans orientation apparente de l'actualité journalistique à l'école littéraire de demain et aux œuvres éternelles du Grand Siècle. Mais l'entente tacite des interlocuteurs lui donne un sens profond. Chaque sujet est une pierre de touche qui leur permet d'estimer réciproquement la qualité de leur âme et de leur esprit. Tous deux, d'ailleurs, rivalisent de franchise. Nous sommes loin de la

mesquine comédie des « présentations » bourgeoises, loin de la *danse devant le miroir* des amoureux fervents. Ces deux êtres veulent avec la même bonne foi se montrer tels qu'ils sont. S'ils fondent un foyer, ce ne sera sur aucune équivoque, sur aucun faux-fuyant. Peut-être, au contraire, un excès de scrupule durcit-il encore l'arête de leurs conceptions lorsqu'elles risquent de se heurter.

Des tendances communes, ils en ont beaucoup : l'horreur du gaspillage d'argent, de temps et de sensibilité qu'exige la vie mondaine, un égal mépris des poncifs de la morale sociale, le besoin de longs séjours à la campagne et d'une intense vie intérieure.

Mais ces goûts fraternels recouvrent parfois des divergences profondes. Par exemple celui de la vie simple comporte chez Robert l'appréhension de la dépense inutile et chez Jacqueline le dédain de la richesse acquise.

Quant aux tangibles oppositions d'idées, le féminisme, entre autres thèmes de conversation, en révéla bon nombre. La discussion de *Maison de Poupée* illustra la dissemblance de leurs mentalités. Jacqueline approuvait l'héroïne de fuir un foyer bâti sur une illusion, d'aller poursuivre plus loin le plein développement de sa personnalité. Lui déclarait inimaginable l'abandon par une mère d'enfants en bas-âge.

Sans doute, symbolique, le cas ne se prêtait-il qu'à d'académiques discussions. Mais une autre prétention de Jacqueline menaçait d'avoir des conséquences plus concrètes. Sa propre carrière, selon elle, mériterait autant d'égards que la profession de son mari. « Ainsi, déclara-t-elle, je comprendrais que mon seigneur et maître s'absentât pour ses affaires, mais en retour il n'aurait pas d'objections à ce que ma peinture me retînt parfois loin de lui. »

Leur entretien se prolongea pendant trois heures qui leur parurent courtes. Une indéniable sympathie les apparentait. Pourtant ils se quittèrent sans qu'aucune allusion eût été



faite au motif de leur entrevue ; ils n'avaient même pas connu d'une nouvelle rencontre.

## IV

Si Robert, ce soir-là, s'était agité quelque peu dans son lit, il ne s'en réveilla pas moins le lendemain les idées claires, comme décantées par sept heures de calme sommeil.

Les rites du bain froid et du *sandow* accomplis, une sonnerie l'appela au téléphone. Amusée plus encore que curieuse, Hélène demandait des nouvelles de la « présentation ».

Malgré les saccades inhérentes au mode de conversation, Robert réussit à silhouetter sa visite en quelques phrases parfois pittoresques qui font rire sa sœur aux éclats. Mais il devient plus grave pour résumer ses impressions :

— Pour me plaire, Jacqueline me plaît ; pourtant je ne te dissimulerai pas plus qu'à moi-même que quelques-unes de ses idées me font peur. Je ne m'y connais pas en peinture, mais les œuvres que j'ai vues d'elle révèlent qu'il ne s'agit pas d'une simple manieuse de pinceaux, de l'élève docile d'un « pompier » quelconque des « Beaux-Arts » appâtée par les récompenses officielles... C'est une chercheuse, une créatrice, une authentique artiste en un mot. Quel attrait une femme pareille peut-elle trouver au marchand de drap pas beau et nabot que je suis?... Et quant à moi, mon inclination s'intimide devant une personnalité aussi accusée. Tout considéré, j'ai bien envie d'en rester là. Tiens, il me semble que Jacqueline ferait plutôt le bonheur de mon ami Mazade, tu sais ce poète à fond de bohème que ses besoins d'argent bloquent à Londres où il est correspondant du *Temps*.

— Quelle modestie ! raille Hélène. D'abord tu es très intelligent, très compréhensif. Et puis tu es riche, c'est une considération dont toute jeune fille d'aujourd'hui, si artiste soit-elle, tient compte plus au moins consciemment.

Robert se récrie :

— Mais je me suis bien gardé de préciser ma situation de fortune. Je ne veux pas être épousé pour mon argent. D'ailleurs je ne crois pas Jacqueline sensible à ce genre d'argument.

Le rire d'Hélène qu'adoucit un scepticisme indulgent lui caresse l'oreille :

— Si naïf, toi, à ton âge !... Ah les hommes !... Voyons, peux-tu te figurer que les parents aient négligé de se renseigner sur ta maison de commerce et d'en informer leur fille. Remarque que je n'insinue rien de déplaisant à l'égard de Jacqueline. Je suis convaincue autant que toi qu'elle n'épouserait pas pour tout l'or du monde un homme qui lui serait antipathique. Mais qu'en l'an de grâce 1923, une femme de notre monde néglige de mettre la fortune dans le plateau de la balance où elle soupèsera les mérites de son prétendant, à d'autres, mon vieux !

Une téléphoniste impatientée par la longueur de la communication coupa le dialogue que Robert ne se sentit aucune envie de renouer. Mais, contre son habitude, il flâna en s'habillant et arriva au bureau un quart d'heure en retard.

## V

Quatre jours s'éternisèrent que Robert se contraignait à vivre dans l'expectative. Sans se l'avouer il craignait plus encore qu'il n'espérait de recevoir des nouvelles de la jeune fille. Il raisonnait qu'il eût mieux valu que les choses en restassent là, mais il sentait que toute sa volonté ne l'empêcherait pas de courir à elle à la moindre invite.

Le cinquième jour il reçut la visite de sa propre mère, qui se donnait rarement la peine de venir le déranger jusqu'en son bureau. Aussi comprit-il sur-le-champ qu'il s'agissait de Jacqueline, et une rosée luisit à ses pommettes.

M<sup>me</sup> Renouard le contemplait d'un regard de tendre malice. Elle devinait son émotion et en jouissait. Enfin, elle prononça toute gaie :

— Je te félicite, mon cher enfant. Tu as plu. J'ai reçu un coup de téléphone de M<sup>me</sup> Démoulin ce matin. Sa fille lui a fait ton éloge. Elle te trouve le cerveau intéressant, l'esprit ouvert. Elle rêve déjà de t'initier à son art. Il n'est pas jusqu'à ta physionomie tourmentée qui ne lui plaise : tu ressembles, paraît-il, aux modèles de Quentin Latour. Enfin Jacqueline te prie de venir un de ces jours prendre le thé avec elle.

Robert, le soir même, téléphonait à la jeune fille. Le rendez-vous, fixé d'un empressement simultané au lendemain, fut un enchantement. Comme il arrive entre intellectuels dont la chair prélude en sourdine à la symphonie des sens, les similitudes de goût se découvraient sans peine, les idées communiaient spontanément. Cette fois, avant de se quitter, ils s'étaient promis de souvent se revoir et s'écrire. Ils avaient envisagé le mariage en convenant d'un délai de six mois, destiné à l'épreuve conjointe de leur inclination et à l'étude réciproque de leur caractère. Ce semestre promettait d'ailleurs à leurs sensibilités averties une collection de délicates jouissances. Jacqueline aimait Robert davantage à l'idée qu'elle se ferait presque maternelle pour l'aider à découvrir le monde des formes et des couleurs. Lui qui n'avait jamais rien acquis, ni d'intellectuel ni de matériel, que par son énergie esseulée, savourait par avance la douceur d'apprendre sous une tutelle aimée.

## VI

L'homme moderne est mieux armé contre l'amour que son romantique aïeul de 1830. L'hygiène qu'il pratique vise à équilibrer plus que son corps. A l'instar de ses muscles, il

éduque sa volonté, voire son imagination, et il se garde de la « cristallisation » que Stendhal a si cliniquement décrite.

Cependant l'amour remporte encore quelques victoires brusquées surtout en la saison printanière. Ainsi dès le 15 mai, après trois courtes semaines de relations verbales et épistolaires, Robert proposait-il à Jacqueline, qui acceptait, de passer outre aux six mois d'épreuve convenus, de se marier aussitôt que faire se pourrait.

Les deux familles exultèrent. On était donc parvenu à mater ces deux natures indociles. Les enfants prodiges tendaient la nuque au joug conjugal. *Alleluia!* . . .

Ce joug, néanmoins, les futurs conjoints voulaient le façonner à leur guise, et des tiraillements en résultèrent. D'abord à propos du contrat : d'une part Jacqueline préférait gérer sa dot ; de l'autre Robert ne s'aveuglait pas jusqu'à perdre de vue les avantages que lui réserverait, en de multiples éventualités dont le divorce, le régime de la séparation de biens. Sur ce point ils s'étaient expliqués sans restrictions, l'amour n'ayant pas réussi à frelater la franchise initiale de leurs relations, et présentaient un front unique à l'assaut de M. Démoulin que ces arrangements ne satisfaisaient guère.

Ce sagace bourgeois jugeait d'abord que les trois cent mille francs qu'il allait déboursier seraient plus en sûreté dans les mains de son commerçant de beau-fils que dans celles de son artiste de fille. Ensuite il savait Robert beaucoup mieux qu'à son aise et, envisageant lui aussi toutes les éventualités dont le veuvage et le divorce, il prétendait défendre les intérêts de Jacqueline en bon père de famille.

Son notaire, partisan convaincu de la « communauté » qui joint les intérêts autant que les corps, le soutenait presque belliqueusement. « Ce que vous voulez, se laissa-t-il aller, lui si pondéré par profession, à jeter à la figure de Robert, ce n'est rien moins qu'un collage légal ! »

Comme en des négociations internationales, Robert et

Jacqueline n'obtinrent gain de cause qu'en faisant des concessions par ailleurs.

Ils avaient de prime abord décidé entre eux de dépouiller leurs noces de tout faste, de tout cérémonial ; un mariage civil suivi d'une invitation à déjeuner des témoins et des proches parents. Mais les Renouard et les Démoulin protestèrent à qui mieux mieux. Que penserait le monde, et n'y avait-il pas là de quoi ruiner le crédit du beau-père et du gendre sur la place de Paris !

Bien que les maisons Démoulin et Renouard eussent pu avec la même aisance payer leurs achats à caisse ouverte, Robert capitula, acceptant première classe à l'église et réception dans la plus chère des salles du quartier de l'Étoile. Il en souffrait d'autant moins que Jacqueline partageait son mépris de ce snobisme dépensier. C'était une occasion de se réjouir de l'accord — qu'il imaginait parfait — de leurs manières de voir et de vivre.

Robert, ce marchand de drap du xx<sup>e</sup> siècle, tout comme Ruy-Blas, marchait alors vivant dans son rêve étoilé. Sens critique, discernement, intuition, faiblissaient sous une rafale d'enthousiasme. Lui, d'ordinaire si réservé sur sa vie intime, il se surprenait à chanter à de vagues connaissances, clients intermittents ou représentants besogneux, les louanges de sa bien aimée. Elle était l'idéal qui satisfaisait à la fois son instinct et sa culture. Nouveau Pygmalion, il n'aurait pu mieux faire que de créer une autre Jacqueline.

## VII

Des jours coulèrent, délicieux. Selon le rite millénaire que les amoureux rajeunissent de leur ferveur, Robert et Jacqueline échangeaient des confidences rétrospectives. Ils se livraient le secret de leur adolescence, ses joies et ses peines les plus subtiles.

Elle lui conta son enfance terne, dans le foyer sans chaleur où, stoïquement bourgeoise, sa mère feignait d'ignorer les désertions périodiques de M. Démoulin.

Celui-ci, rude fils de ses œuvres, avait mis Jacqueline à seize ans, en apprentissage dans sa fabrique de cravates. Selon son ordre exprès on l'avait placée à la manutention. Sans trêve, de huit heures à midi et de deux à sept, la pauvre petite empaquetait des boîtes. Or, en elle germait la graine de l'art. La fillette frissonnait à la vue d'une belle œuvre comme un soldat de carrière à l'appel du clairon. Un désir la hantait de contempler à loisir la vie dans ses jeux de mouvements et de lumières et de s'essayer à les rendre.

L'antithèse de son destin et de ses aspirations lui fut atroce. L'automatisme de sa besogne la suppliciait. Parfois, lasse de promener de rêverie en rêverie son esprit oisif, elle tuait les heures à suivre sur l'horloge le rampeement de la grande aiguille.

A la fin du deuxième mois de ce régime, son tempérament énergique s'insurgea. Elle menaça son père d'aller se jeter à la Seine... ou au ruisseau. Détail surprenant, ce fut M. Démoulin qui entrevit sa souffrance et encouragea sa vocation. « Mon père, insinuait en riant Jacqueline, a peut-être une nature de peintre dévoyée. Il étudie le nu en chair et en os. C'est de lui que je tiens. »

La mère, au contraire, accueillit ce projet avec une réserve que, seule, sa soumission systématique aux volontés maritales empêcha de transformer en hostilité. Une longue dévotion au culte du décorum avait engourdi sa sensibilité. Peut-être aussi gardait-elle une vague rancune à Jacqueline de rendre inutile le sacrifice de tant d'années. Si elle avait sauvé la façade de son ménage, n'était-ce pas beaucoup pour faciliter plus tard « l'établissement » de sa fille?... Or, au pays de la bohème artiste, le prétendant se soucie peu des mœurs de ses futurs beaux-parents.

Quoi qu'il en soit, entre elles ne s'ébaucha jamais cette camaraderie presque complice qui, de nos jours, unit souvent, dans la souveraineté du charme, la mère près d'abdiquer et la fille dont le règne commence. M<sup>me</sup> Démoulin ne fit preuve désormais pour Jacqueline que d'une sollicitude de plus en plus glacée.

Celle-ci préférait en somme M. Démoulin. Elle lui pardonnait de bon cœur ses torts de mari et ses brutalités de père. C'est qu'il avait su à l'occasion se montrer généreux et presque compréhensif. Grâce à lui, ses études préliminaires de dessin s'étaient poursuivies dans d'acceptables conditions. De ces dernières années, elle ne se rappelait que la joie des heures laborieuses.

## VIII

Robert, à l'écouter, sentait son amour s'enrichir de fraternelle tendresse. Comme lui, Jacqueline avait connu la solitude morale et comme lui elle s'était créé un destin. A son tour, il éprouva le besoin de se raconter, afin de lui devenir plus cher parce que plus semblable.

Il évoqua le foyer où il avait grandi. Pas de vie intérieure, le vide intérieur... Oh ! il reconnaissait qu'au point de vue matériel, il avait toujours été comblé de soins empressés sinon clairvoyants. Il n'avait jamais douté de la bonté latente de son père. Quant à l'égoïsme relatif de sa mère, ce n'était peut-être que l'exutoire d'une vitalité comprimée. Vers la trentaine, cette créature riche d'énergie et d'intuition, en secondant son mari dans ses affaires, l'eût probablement piloté jusqu'à la fortune. Réduite par un vague préjugé à la seule activité simili-mondaine de petite bourgeoise, elle avait trop gaspillé d'argent pour le laisser atteindre à l'aisance due à l'égale modestie de ses qualités et de ses besoins. Seuls les fructueux hasards commerciaux de la guerre les avaient sauvés d'une vieillesse besogneuse.

Somme toute, de ses parents Robert excusait la prodigalité d'argent mais non l'indigence d'âme. Sa sœur, de dix ans sa cadette, et lui avaient été, jugeait-il, des enfants moralement abandonnés. Il entendait par là que ce foyer n'avait jamais projeté la moindre flamme spirituelle. De la religion stricte de leur propre jeunesse, le ménage Renouard avait glissé au matérialisme, bien moins par conviction que par veulerie. Dénués d'art comme de philosophie, le mari comme la femme ne disposait pour étayer un système d'éducation de rien qui pût tenir lieu des dogmes traditionnels. Personnellement ils se laissaient guider à leur insu par le rayonnement moral de leur foi éteinte, mais à leurs enfants ils n'avaient à offrir aucun idéal sur lequel s'orienter. Leur trésor de sagesse se réduisait à quelques lieux communs d'un égoïsme sans envergure comme : « Avant tout, bien se remplir le ventre », « A l'argent rien ne résiste », « Mieux vaut faire envie que pitié ».

D'une voix où l'amertume s'adoucissait en ironie, Robert conclut :

— Il n'y a guère là de quoi s'orienter moralement, n'est-ce pas? . . . Les marins, voyez-vous, désignent d'un même mot tout ce qui, du rivage, est susceptible de leur indiquer la route à suivre. Un amer, disent-ils. Eh bien, croyez-moi, Jacqueline, je suis sans amers.

Depuis deux heures qu'ils s'enfonçaient dans le Bois de Vincennes en conversant, ils avaient peu à peu perdu toute notion de temps et de lieu. Plus solitaires en ce jour ouvrable qu'une forêt des Hautes-Cévennes, les taillis leur faisaient un rempart de silence. Au couchant le crépuscule saignait encore, mais autour d'eux montait la marée d'ombre.

Jacqueline, s'arrêtant, caressa le front de Robert du geste chaste dont une sœur de charité panse une plaie :

— Robert, mon pauvre Robert! . . . Je te plains mais je suis bien heureuse. Je comprends que certains des sentiments



et des opinions qui m'ont chagrinée ne constituent... comment dirais-je!... que des postiches dont tu t'affubles à l'instar de ton entourage. Ce ne sera pas trop difficile à décoller.

Son sourire se fit plus grave pour ajouter :

— Je sens aussi mieux la pure qualité de ton esprit, d'un esprit que n'a pu atrophier cette ambiance débilitante. Mon chéri, je t'emmènerai respirer sur les hauteurs de l'art. L'avenir te doit des revanches de joie.

Le flux d'ombre les avait submergés... Alors Jacqueline, pour la première fois, offrit d'elle-même ses lèvres au baiser.

## IX

Circonspect à l'état normal, Robert s'était bien promis de ne rompre avec M<sup>me</sup> Crosier qu'une fois son mariage formellement arrêté. Il se félicita en particulier de cette précaution après que Jacqueline et lui eurent de plein accord ajourné leur décision à six mois pour supplément d'enquête. Il lui parut sous beaucoup de rapports sensé, commode, voire agréable de continuer à fréquenter Charlotte pendant cette période neutre. D'ailleurs elle était si peu encombrante. Accourant, fût-ce d'un bout à l'autre de la France, au moindre de ses appels, elle avait le précieux talent de s'éclipser avant même que se fit conscient son désir de se retrouver seul. En cinq ans de liaison, elle n'était pas restée près de lui une heure de trop.

Intuition ou hasard, elle passait quelques jours chez son père à Marseille quand Robert décida d'abrégier le délai des fiançailles. Dès lors, il eut de plus pressantes préoccupations que sa rupture. De loin comme de près Charlotte était un mince embarras. Leur correspondance ne s'était jamais essoufflée sur les crêtes de la passion et Robert trouva

beaucoup plus aisé d'écrire la modeste lettre dominicale que de préparer la « liquidation » par de savantes manœuvres épistolaires. Quant à la manière forte, au congé brutal en quelques lignes, il n'y songea pas un instant.

Sa sympathie pour Charlotte était par essence si différente de son amour pour Jacqueline que celui-ci n'y avait point nui. Les deux sentiments faisaient bon ménage dans son cœur. Chez nos contemporains, l'amour n'est pas souvent aussi exclusif qu'il est convenu de le prétendre ; à plus forte raison s'accommode-t-il d'une affection simultanée.

Cependant, au lendemain de la promenade crépusculaire, il se déclencha dans la conscience de Robert un scrupule qu'avivaient, peut-être à son insu, son goût de l'ordre et son horreur des complications. Son mariage n'étant plus seulement chose sûre mais proche, il ne se reconnaissait pas le droit de prolonger l'équivoque. Longtemps, d'un effort sincère, il réfléchit aux moyens d'amortir la souffrance de Charlotte.

De toute évidence, il ne fallait pas lui laisser deviner qu'il faisait un mariage d'amour. Mais alors que lui dire?... Peu à peu s'esquissa dans son imagination un projet que son sens critique condescendit à ratifier. Ses parents ne voulaient pas pour bru d'une veuve chargée d'enfants, cela M<sup>me</sup> Crosier le savait. Donc solide tremplin d'où rebondirait avec éclat un argument ingénieux mais peu défendable : son père, presque mourant, aurait exigé un serment qu'il n'avait pu refuser. Ensuite — et ici on retombait à pieds joints dans la vérité — Robert se sentait l'ardent besoin de se perpétuer dans des fils. Or, il abordait la quarantaine, après quoi le célibataire persiste avec raison dans son péché. On lui avait présenté une jeune fille de corps et d'esprit sains, de dot convenable. Il s'était résigné. Pour Charlotte aussi, ne valait-il pas mieux en finir de cette liaison sans issue sociale ? Il n'était que temps qu'elle refit sa vie...

Farouchement, brutalement, Robert s'était toujours refusé à promettre le mariage, malgré des tiraillements et des scènes qu'un autre plus veule se serait épargnés par quelques paroles ambiguës. Aussi ce beau plan le rassérène-t-il, car il ne se rend point compte que la probité commerciale est une balance d'une insuffisante sensibilité pour les affaires de cœur. Sans signature ni parole d'honneur, quatre ans d'étreintes et, qui plus est, de confiante intimité, ne constituent-ils pas, pour employer le langage du code civil, une source d'obligation morale?...

Donc Robert n'a ni remords, ni doute. Dès lors, fidèle à son énergie, il ne saurait reculer devant une tâche précisée, si pénible qu'elle lui apparaisse. Il est dur pour lui et pour les autres, impartialement.

D'une brève dépêche, il prévient Charlotte de son arrivée à Marseille, le surlendemain matin, « pour affaire grave ». Il la prie de venir l'attendre à la gare, et de se rendre libre au moins quelques heures.

A Jacqueline, d'un coup de téléphone, il annonce son départ en lui en indiquant avec discrétion les raisons. Jacqueline a trop de franchise de cœur, de rectitude de jugement pour ne pas l'approuver. Pourtant un peu d'anxiété — d'anxiété jalouse, pense Robert — résonne dans sa dernière phrase :

— Tu me ferais bien bien plaisir en passant me voir avant de partir. Demain après-midi vers six heures?...

## X

Robert est venu. Les voici seuls, dans l'appartement comme dans l'atelier. D'épais rideaux persans isolent cette fois la vaste pièce de l'imposant paysage, créant de la pénombre et de l'intimité. Ils sont seuls ou plutôt un tiers est entre eux.

Car aux minutes vertigineuses où les individualités s'annihilent, le couple, par la magie de son propre enchantement, ressuscite le mythologique Éros.

Debout, sans paroles, ils se sont joints en un baiser où palpite l'âme. Puis, alanguis, ils se laissent couler sur le large divan, dans un écroulement de coussins qui les rapproche.

Certes, ce n'est pas la première fois que leurs corps échangent ainsi à travers les étoffes des ondes de volupté. Cependant hier encore en restait maîtresse leur volonté avertie de surcivilisés que ni forces ni ruses de la nature ne trouvent en défaut. D'où vient donc que du baiser repris la saveur s'altère étrangement ?

Dans un délice de lucidité Robert le perçoit. C'est l'ombre de Charlotte, l'obsession de ce passé charnel qui déchaîne leurs sens.

Ils jouissent maintenant de la totale inconscience, si rare chez les intellectuels, voués au dédoublement du « moi ». Robert ne délace plus ni ne dégrafe. Les linons et les soies qui lui font obstacle, il les déchire avec des brutalités de barbare assoiffé de viol. Des lèvres froides de Jacqueline qui psalmodient son nom, il ne va plus sourdre qu'un roucoulement inarticulé. Ils sont de la sensation crue, de la vie éperdument concentrée, de l'instinct qui triomphe. . .

Et lorsque aux bras l'un de l'autre, la chair lasse, ils baignent dans une ombre propice aux difficiles confidences, Robert, avec tact, commence par parler de soi :

— Ma femme chérie, je te jure qu'aucun engagement, d'aucune sorte, ne me lie à celle dont je vais me séparer.

— A mon tour, déclare Jacqueline — et chaque mot suggère un effort d'arrachement — à mon tour je te dois. . .

D'un baiser Robert scelle l'aveu sur ses lèvres.

Puis dans un souffle fervent :

— Sache que, comme toi, j'ignore la jalousie rétrospec-

tive. En amour, on n'existe que du jour où l'on s'est connu. Le passé, vois-tu, devient une autre vie, détachée, lointaine, une espèce d'incarnation antérieure. Selon moi, l'essentiel n'est pas d'apparaître le premier dans la vie d'une femme mais d'y demeurer celui qui marque.

Se raillant, il conclut vite :

— Tu vois, l'amour réveille le poète endormi dans le drapier.

Que Jacqueline est heureuse à cette heure ! Non pas tant de se voir épargner une confession, dont sa personnalité virile ne prend rien au tragique, que de sentir son futur mari libéré de l'ancestral préjugé du mâle. C'est bien le cerveau frère qu'elle avait pressenti.

Une béatitude les berce. Robert murmure, à peine, du Rodenbach :

*Et langoureusement la clarté se retire.*

*Douceur !... Ne plus se voir distinct, n'être plus qu'un.*

*Silence !... Deux senteurs en un même parfum.*

*Penser la même chose et ne pas se le dire.*

Le chant grave de l'horloge anglaise le galvanise :

— Sept heures ! Mon train part dans cinquante-cinq minutes. Je n'ai que le temps. . .

Jacqueline n'a même pas la tentation de le retenir pour une suprême recommandation. La confiance s'est épanouie entre eux et ils en aspirent délicieusement les effluves.

## XI

Au loin, sous le soleil matinal, la Méditerranée ourle la côte d'un étincelant ruban ; tandis qu'à travers la plate Crau, sur la voie rectiligne, le rapide se grise de vitesse.

— A cette allure-là, réfléchit Robert, pas de retard qui tienne. Nous arriverons à dix heures.

La tête hors de la portière, il remplace la douche quotidienne par un bain d'air frais, tant il sent le besoin de remettre ses idées en ordre. Pour une fois le train a mal bercé son sommeil. Dans un demi-rêve monotone qui rythmait la trépidation du wagon, Jacqueline et Charlotte se sont entrecroisées.

Jacqueline éveille en lui le désir, mais son égoïsme s'attendrit sur Charlotte qu'il va falloir torturer. Il soupire :

— Comme elle me soignait bien !

Des débuts de leur liaison, sa mémoire fait bon marché. Quatre ans plus tôt, pendant une rage de fox-trott qui coïncidait avec la stagnation de ses affaires, il avait été présenté à M<sup>me</sup> Crosier dans l'un des cours les mieux fréquentés de Paris.

L'idylle avait évolué de dancng en dancng, la résistance de la jolie veuve s'étant décentement prolongée six mois. Sa vertu, en somme, n'avait capitulé qu'une fois démontrée l'impossibilité d'emporter le mariage d'assaut.

Robert ne s'attarde pas non plus au souvenir des premières effervescences sensuelles. Ce qui l'enchantait encore c'est Charlotte, redevenue « pot-au-feu » à son instar, le dorlotant, ouatant de prévenances les intervalles de ses nombreux voyages d'affaires. Ce charme modeste mais puissant de la femme d'intérieur, il en avait d'autant plus joui que ni sa mère ni sa sœur ne le lui avaient laissé soupçonner. Oh ! les bonnes soirées, l'hiver au coin du feu de bois, l'été sur le balcon garni de confortables fauteuils de toile ! Dans son intérieur, Charlotte était parfaite. Son mari l'a dressée à ravir, songeait souvent Robert.

Elle avait l'acquiescement spontané. Voulait-il lire, elle ne se froissait pas d'être mentalement délaissée. Voulait-il causer, elle était à sa disposition.

Sans aucun doute, ses propos manquaient d'éclat, d'imprévu, de relief, mais elle avait un don inestimable : elle savait écouter. Quand il lui contait quelque exploit commercial, elle ponctuait le récit d'exclamations judicieuses qui révélaient un indéniable intérêt. Plus dépaycée s'il lui prenait fantaisie de commenter un poète ou un philosophe, elle déployait alors un touchant effort d'attention. Même il l'avait surprise, le front plissé sur du Maeterlinc ou du Marcel Proust.

Sa docilité charnelle n'était pas moindre. Ses sens ne semblaient s'émouvoir qu'à la volonté de son amant. La volupté, chez elle, était d'ailleurs simple et profonde, digne de sa belle santé, de son parfait équilibre. Et puis Robert, devenu cependant d'une impartialité redoutable, admet que le corps reste ferme, souple, harmonieux en son épanouissement. Et sous les cheveux bruns les grands yeux noirs restent vifs, les joues pleines, les rides absentes.

Il n'est pas jusqu'à ses enfants pour qui il ne se reconnaisse de la sympathie. Louis est un grand diable de seize ans, vif d'esprit et fort de muscles ; Marthe, une gamine de treize, ordonnée, réfléchie, qui deviendra une bonne et belle fille. Une famille toute faite, s'était-il souvent dit avant de rencontrer Jacqueline.

Jacqueline ! . . . En murmurant ce nom il a rompu la fascination qui rivait ses regards aux fils télégraphiques dont les illusoires ondulations strient le paysage . . . Il rejette tout regret d'un haussement d'épaule, affermit sa volonté d'une réflexion : la vie est tissée de cruautés petites et grandes, je n'y puis rien.

Puis, roulant sa couverture de voyage, il monologue :

— Pour Charlotte comme pour moi, il ne faut pas que ça traîne ! Tout de même elle va fondre en larmes et ce sera un fichu quart d'heure.

## XII

La Gare Saint-Charles, assourdissante, débraillée. Mais l'arrivant, le cœur étreint, se soucie peu du décor. Là-bas, près de la sortie, il a reconnu un manteau, celui dont la simplicité lui avait tant plu cet hiver. De près, il distingue sous le petit chapeau discret un visage déjà angoissé. Intuition féminine dont Robert, quoi qu'il en ait, se réjouit. Sa tâche s'allège : il pourra escamoter les précautions oratoires.

Un baiser refroidi, un baiser au goût de cendre, joint leurs lèvres. Puis un taxi les véhicule à vive allure vers la Corniche, où se tapissent des guinguettes hospitalières à toutes les étapes de l'amour.

Ils s'attablent sur une terrasse au pied de laquelle la mer ronronne, pacifique comme un matou.

D'un tacite accord, jusqu'ici ils ont laborieusement soutenu une conversation indifférente. Et c'est Charlotte qui, brave, profite d'un instant de silence pour planter ses regards dans les yeux de Robert. D'une voix maîtrisée elle interroge :

— Et alors? . . .

Robert raconte la petite histoire bricolée l'autre matin. Mais sous ce regard douloureux et pénétrant, le rafistolage du serment filial dont il était si fier s'avère enfantin, lamentable. Pourtant vaillamment il mène le récit à bon port.

Ouf! . . . Il en est aux protestations d'amitié. A présent ou plus tard si elle a besoin de lui, elle ou ses enfants qu'il aime toujours bien. . . Sorti du mensonge il se sent plus à l'aise. En toute sincérité il est prêt à lui venir en aide, et sa voix sonne franc en le proposant. Il insiste même plus que de raison, sans se rendre compte que c'est surtout pour se délivrer d'un remords. Il insiste tant que, renonçant à sa rigidité de sphinx, Charlotte l'interrompt d'un geste excédé :

— Je n'ai jamais douté que tu sois un galant homme.



Nous réglerons cela plus tard. Mais, dis-moi, est-elle jolie, ta fiancée ?

— Fiancée ?

— Oh si *elle* ne l'est pas aujourd'hui elle le sera dans huit jours... Je ne suis pas si bête. Mais réponds : Est-elle jolie ?

Robert hésitant, elle conclut :

— Évidemment elle l'est... au moins à tes propres yeux. Quel âge ?

— Vingt-sept ans.

Un rire agressif accueille ce chiffre :

— Vingt-sept ans, ah mon pauvre ami !... Toi, épouser une jolie fille de vingt-sept ans, toi qui as, de corps et d'esprit, dix ans de plus que ton âge. Ça fait vingt d'écart. Mon pauvre vieux, tu étais déjà un peu mûr pour moi... Comment protégeras-tu ton capital santé avec elle?... Lui mesureras-tu l'amour au compte-goutte ?

Plus âpre encore, elle poursuit :

— Et puis, tiens, je veux te donner un bon avertissement... Je suis charitable. Habitue-toi dès maintenant à l'idée d'être cocu. Mais oui, mon vieux, tu seras cocu. Voyons, réfléchis une minute : Qu'est-ce qui la séduira en toi, qui te l'attachera, cette belle fille ? Tu es petit et laid, tu es chétif, tu es « éteignoir » et très... économe par-dessus le marché. De plus, encore une fois, elle a vingt-sept ans et tu en parais quarante-sept. Tu seras cocu, cocu, cocu.

Robert est déconcerté. Il s'était attendu à des larmes, à des récriminations, mais pas à cette attaque. Faisant pourtant bonne contenance, il répond :

— C'est possible, Napoléon l'a bien été.

Elle lui jette à la tête un « cochon » retentissant, puis, se levant brusquement, elle s'enfuit, toute secouée de sanglots.

Sous le regard amusé du garçon et de la caissière, il n'ose la rattraper.

Soudain, l'auto qui les a amenés démarre à grand fracas.

Il soupire :

— Partie . . . Bah ! ça finira bien par se tasser.

Sur la table fume la traditionnelle bouillabaisse. Digne,

Robert s'en sert une copieuse portion et s'essaye à manger.

Mais malgré lui, de temps en temps, il répète à mi-voix :

— Cocu . . . cocu . . . cocu !

(à suivre.)

Gaston BERTHEY.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

---

### A PROPOS DU CINQUANTENAIRE DE RIMBAUD.

Le cinquantième anniversaire de la mort de Rimbaud n'a pas passé inaperçu en France, l'année dernière. Les événements de 1940 ne rappelaient-ils pas ceux de 1870? Même terre des Ardennes, une fois de plus, arrosée de sang. Même ambiance tragique, même révolte intérieure que le poète jugea néfaste à son orientation, même sentiment de rébellion, qui nous valut dans *Illuminations* ses plus beaux vers.

En 1870, Arthur Rimbaud n'avait pas encore seize ans. Crise douloureuse de son enfance et de son adolescence. A plusieurs reprises, il s'échappa de sa maison de Charleville où il était privé d'affection. « N'eus-je pas alors », avoua-t-il plus tard, « une enfance héroïque et fabuleuse à écrire sur des feuilles d'or? »

Je pense aux *Poètes de sept ans* et aux *Étrennes des orphelins*. Je revois le *Bateau ivre* qui se balance encore sur les eaux vertes de la Meuse. Et sur la route de Flandre, le domaine abandonné avec sa grille, couverte de rouille. « On suit le chemin rouge pour arriver à l'auberge. Le château est à vendre. Les persiennes sont détachées. Les palissades sont si hautes qu'on ne voit que les cimes bruissantes. »

Dans son ébauche d'un conte merveilleux qu'il ne développait pas, certaines phrases de Rimbaud ont-elles été le point de départ de cette fête enfantine que décrit Fournier dans son

« Grand Meaulnes ? » Nous n'en savons rien. Par exemple, celle-ci de Rimbaud : « Une troupe de petits comédiens en costumes, aperçus sur la route », qui devient chez Fournier : « Les garçons en costumes de jockeys, les fillettes en écuyères ». Chez Rimbaud on trouve de grandes sœurs « au regard de pèlerinage » ; chez Fournier, c'est une jeune fille dont les traits du visage sont « dessinés avec une finesse presque douloureuse ». Quoi qu'il en soit de la justesse de mes rapprochements, ils me permettent de trouver plus d'un point commun dans l'œuvre de deux grands écrivains très différents qui — à peine sortis de l'adolescence — surent l'un et l'autre retourner au domaine mystérieux de l'enfance pour se recréer un monde.

A Charleville, devant la maison du poète, ce n'est pas au compagnon dévoyé de Verlaine, ni au sec commerçant de Harrar que je songeais. C'est à l'enfant aux cheveux ébouriffés et aux poches crevées. Et dans l'allée déserte du vieux château aux volets clos, je crus apercevoir la haute silhouette d'un adolescent, au front hâlé et tout chargé de rêves.

*Par les soirs bleus d'été, j'irai par les sentiers,  
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue.*

C'était Augustin Meaulnes. C'était Arthur Rimbaud.

.....  
*J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,  
Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur,  
La circulation des sèves inouïes  
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.*

Comment un jeune homme de seize ans qui n'a jamais vu la mer a-t-il pu écrire de telles strophes ?

*Mais vrai, j'ai trop pleuré ! Les aubes sont navrantes !  
Toute lune est atroce et tout soleil amer  
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.  
Oh ! que ma quille éclate et que j'aïlle à la mer !*

A peine avait-il fini d'écrire ces vers que sa mère l'a de nouveau giflé. Si elle était têtue et colérique, son fils était sauvage et

emporté. Après ses deux séjours à Paris et à Londres, en compagnie de Verlaine, il revint à Charleville pour y griffonner, en cachette, dans le grenier, sa « Saison en enfer », si fantasmagorique et si amère. « Assez ! Des erreurs qu'on me souffle, magies, parfums faux ! Et dire que je tiens la vérité, que je vois la justice. Orgueil. La peau de ma tête se dessèche. Pitié, Seigneur. J'ai peur. J'ai soif. Ah ! l'enfant, l'herbe, la pluie, le lac sur les pierres, le clair de lune quand le clocher sonnait douze. Le diable est au clocher à cette heure. Ah ! Sainte Vierge, horreur de ma bêtise. » Après quoi, il tord le cou à sa muse, il anéantit son passé et commence sa vie vagabonde, dont on est loin de tout savoir : Il ne reprendra sa plume — dans un moment d'inspiration irrésistible — que pour écrire sa fameuse lettre du « Voyant » dans laquelle il a exprimé ce que devrait être la poésie. « Il s'agit de se faire l'âme monstrueuse pour sonder l'invisible et ouïr l'inconnu. Si ce que le poète rapporte de « là-bas » a forme, il donne forme. Si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue. Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra. » Nouveau sentiment de l'univers et de la beauté, nouveau langage poétique accessible à tous les sens et qui deviendrait un jour ou l'autre, celui de « l'âme à l'âme ». Ce message ultime — sensations et transpositions — n'explique-t-il pas en partie les raisons secrètes, qui rendirent au lyrisme français contemporain tout l'attrait du mystère humain, des appels de l'inconscient et des élans mystiques ?

\*  
\* \*

Il ne faut donc pas s'étonner que Jean-Marie Carré vienne de republier, en vingt-sixième édition sa *Vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud* (1). Il ne faut chercher dans ce livre aucune interprétation de l'œuvre étrange du poète. Que n'a-t-on déjà

---

(1) Ed. Plon.

écrit — une vingtaine d'ouvrages en douze ans — sur son caractère et ses idées ! Que de polémiques et de formules ennemies ! Que d'épithètes contradictoires ! Rimbaud « l'enfant prodige » et Rimbaud « l'enfant perdu ». Rimbaud « l'athée » et Rimbaud « le croyant ». François Coppée le traitait de fumiste et Rémy de Gourmont de crapule. Rivière voyait en lui le « porte-glaive » qui descend dans l'éclair ; Claudel magnifie en lui « l'illuminateur » de tous les chemins de l'art, de la foi et de la vie. « Ange » ou « démon », pourquoi tous ces surnoms, se demande avec raison M. Carré, qui parle plus simplement de l'homme de génie, de révolte et de douleur.

Par contre les commentaires très variés que l'auteur consacre à l'explication des « Illuminations », de la « Saison en enfer » et des « Lettres » nous montrent bien que la clé de Rimbaud nous échappe et demeure insaisissable. L'écrivain reste une énigme — moins littéraire peut-être que psychologique et morale. Et c'est précisément par cette incertitude dans laquelle il nous laisse que l'ouvrage de M. Carré — si objectif et si complet — me paraît supérieur. Plutôt que de se livrer à des sondages exagérés l'auteur se contente de nous signaler les points acquis et sa documentation solide nous permet d'apprendre le maximum de vérité. A nous ensuite d'interpréter, si nous en avons le pouvoir, le désir ou la curiosité, bien qu'il soit plus difficile — à cause de cette délimitation incertaine — de discerner l'essence profonde du message de Rimbaud que le retentissement de son œuvre. Pendant ces vingt dernières années, son influence n'a fait que grandir. Les écrivains surréalistes l'ont répandue à outrance et l'ont même exaltée jusqu'à un degré d'apothéose qu'elle ne saurait dépasser. Peut-être que la réaction viendra un jour ou l'autre, sous le coup des événements historiques, mais jusqu'à cette guerre, il faut reconnaître qu'on ne pouvait bien comprendre les nouvelles orientations littéraires, en ignorant le rayonnement spirituel de l'œuvre d'Arthur Rimbaud.

Tel qu'une lame de fond, il ne semblait pas toujours visible ; mais n'est-ce pas souvent ce qu'une époque tient de mieux caché qui compte le plus aux yeux de la postérité ?

\*  
\* \*

Il est regrettable que la plupart des biographes de Rimbaud se soient presque uniquement intéressés à sa vie de bohème, en laissant trop dans l'ombre sa carrière coloniale. Il faut donc savoir gré à M. Carré ainsi qu'à Miss Starkie d'avoir dépouillé son dossier au Consulat d'Aden et d'avoir publié sa correspondance commerciale qui témoigne de son énergie et de son courage, de sa probité et même de sa bonté envers les indigènes, durant les dix années qu'il passa en Abyssinie (1).

Est-ce au bord de la Tamise, le long des docks, parmi les matelots aux tricots de laine, que le poète du « Bateau ivre » entendit le premier appel de la mer? Rêvait-il déjà de se jeter, corps et âme, dans le tumulte des grands ports? Et plus tard, après son adieu définitif à toute littérature, qu'il ait brûlé ou non ses lettres, ses manuscrits et ses livres, ne vit-il pas son salut dans une nouvelle vie d'action, de lutte et de travail? « Une belle gloire d'artiste et de couleur emportée, avoue-t-il, moi qui me suis dispensé de toute morale, je suis rendu au sol avec un devoir à chercher et la réalité rugueuse à éteindre ». Lui qui s'était livré, dans la solitude, à tous les sortilèges de l'hallucination verbale, n'allait-il pas, avec la même ferveur, épris soudain de voyages et de négoce, trouver dans les pays lointains cet enchantement de l'inconnu et du nouveau qui illumine son œuvre? « L'absolutisme qui soulevait ses revendications idéales, écrit M. Carré, va s'affirmer dans son énergique exploration du réel. S'il avait été moins instable, il fût devenu un grand pionnier colonial ».

Hélas, il y a loin de la coupe aux lèvres ! Pour partir, il fallait d'abord posséder l'anglais. A Londres, Arthur Rimbaud qui n'avait que vingt ans travaille chez un fabricant de boîtes et donne des leçons de français. Puis, il arpente l'Europe en tous sens, gagnant sa vie par n'importe quel métier. Débardeur à

---

(1) *Revue de France*, 1<sup>er</sup> juin 1935, Enid STARKIE, *Rimbaud in Abissinia*, Oxford Clarendon Press 1937.

Marseille, précepteur à Stuttgart, camelot à Vienne et à La Haye, interprète à Hambourg, dans un cirque qui court les foires du Danemark et de la Suède. Chef de chantier dans une carrière de Chypre, employé de commerce à Aden. Acheteur de café et de musc à Harrar pour la maison Bardey, il est aussi marchand d'étoffes et de verroterie. Il pénètre dans l'Ogaden, encore inexploré et sur les bords de l'Ouabi il écrit, en 1883, de brefs rapports pour la Société de géographie sur la faune des grands fleuves, les déserts somalis, les nomades chasseurs et guerriers. Il se prépare à dépister les tribus qui détiennent de l'ivoire quand il apprend par un messager que la maison d'Aden liquide et que son comptoir est supprimé. « Adieu les caféiers embaumés ! ».

Avec mélancolie, il reprend le chemin de la côte. Pas une minute il n'est découragé. Et pendant qu'à Paris, les symbolistes faisaient déjà grand bruit autour de son nom et de son œuvre — *Rimbaud l'initiateur* (« Aventure unique, disait Mallarmé, dans l'histoire de l'esprit. Vivre en trois ans toute l'évolution littéraire des temps modernes ») Rimbaud l'explorateur formait une nouvelle caravane pour porter à Ménélik, alors roi de Choa, 2000 fusils, achetés à Liège, et 60.000 cartouches. « Que de dangers à courir entre les territoires mal définis de deux tribus hostiles ! ».

De retour à Harrar, il y fonde un comptoir. Sucre, riz, sandales, cotonnades, médailles et rosaires, que n'échange-t-il pas contre le café, les gommés et l'ivoire ! La fortune commence enfin à lui sourire quand une tumeur cancéreuse au genou l'oblige à repartir. Après treize jours de traversée — treize jours de douleurs — il est amputé de la jambe droite à l'hôpital de Marseille. L'ankylose gagne les autres membres. Il est désespéré. Six mois après, il meurt à trente-sept ans dans les bras de sa sœur Isabelle. « Il achève sa vie dans une sorte de rêve continu », écrit-elle à sa mère.

Au seuil de l'inconnu, dernière « transposition » poétique, murmurée à peine, incompréhensible. Qui sait ? Dans le sombre passage, dernière « illumination » de son adieu au monde.

Jean DUPERTUIS.



**TOURISTES...**

**HOMMES D'AFFAIRES...**

Lors de vos séjours en Syrie et au Liban,  
portez votre choix sur les cigarettes :

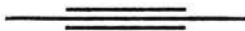
**JOCKEY CLUB**

**EXTRA EXTRA**

**YÉNIDJÉ**

**PREMIÈRE**

COMPOSÉES DE TABAC D'ORIENT  
DES MEILLEURS CRUS



**RÉGIE LIBANO-SYRIENNE**  
DES TABACS ET TOMBACS

# Société des Amis de l'Art

Sous le Haut Patronage de S. M. le Roi

---

## CALENDRIER DES MANIFESTATIONS DE LA SAISON 1943

Au Palais de la Société Royale d'Agriculture

---

**JANVIER** Exposition ABEL PANN, le peintre de  
la Bible;

**FÉVRIER** IX<sup>e</sup> SALON DE LA PHOTO et EXPO-  
SITION DE PHOTOS AMÉRI-  
CAINES  
Projections de photos et films en cou-  
leurs;

**MARS** Exposition des Dessins des Élèves des  
Écoles  
Exposition des Professeurs de Dessin  
des Écoles gouvernementales;  
Exposition des œuvres du Capitaine  
SIMON ELWEIS R. A.

**AVRIL** XXIII<sup>e</sup> SALON DU CAIRE

---

Au Musée de l'Art Arabe

Exposition de Miniatures persanes  
de la collection de S. E. Cherif Sabry Pacha

**MARS 1943**

**Aux éditions de « LA REVUE DU CAIRE »**

---

---

**BIR HAKIM**

---

---

---

---

---

---

---

---

**CHEZ TOUS LES LIBRAIRES  
ET AU COMITÉ NATIONAL FRANÇAIS**

LA  
REVUE DU CAIRE

---

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75  
pour l'Étranger le port en plus.

---

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel  
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue  
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
l'administration.

---

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.